B67-5695

RÉVEIL
DE
LA POLOGNE
ÉVEIL
DE
LA RUSSIE.

PONT-A-MOUSSON. — TYP. TOUSSAINT.

RÉVEIL
DE
LA POLOGNE
ÉVEIL
DE
LA RUSSIE
OU
SÉBASTOPOL ET VARSOVIE

Par A. ZURKOWSKI.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, 15 et 17, Galerie d'Orléans.
—
1862

AVANT-PROPOS.

La lutte entre les deux principes qui se disputent l'empire du monde, s'étend et grandit dans des proportions telles, qu'on serait tenté de croire qu'elle perd en énergie et en profondeur ce qu'elle gagne en surface et en étendue. L'erreur serait ici d'autant plus facile, qu'il y a trop d'intéressés à la propager, et qu'à la faveur de l'universalité même du mouvement qui sollicite l'attention en sens divers, il n'est pas difficile de la détourner des points même les plus menacés, lorsque surtout ils passent pour être les mieux gardés.

C'est donc un devoir pour ceux qui suivent de près l'ensemble du grand travail de transformation qui s'élabore, en ce moment, à des degrés divers, au sein de l'humanité, de signaler la marche et les progrès accomplis dans celle de ses parties à laquelle ils se trouvent particulièrement liés par leur origine, par leurs sentiments, leurs pensées, leurs aspirations et leurs espérances.

C'est à ce titre, que nous avons cru devoir appeler l'attention sur deux pays, qu'on voudrait en vain éliminer de la grande crise contemporaine, par deux raisons diamétralement opposées. Sous prétexte que l'un a épuisé toutes les formes de protestation, et l'autre toutes celles de résignation, certains esprits affectent de croire que la Pologne a cessé de vivre, et que la Russie ne donnera jamais signe de vie.

Mais voici que, dans un réveil nouveau, la Pologne se manifeste au monde sous un jour inattendu, et tel que l'on n'en a plus vu depuis le martyre des premiers chrétiens, et, phénomène non moins étrange, cette attitude de la victime, en soulevant à la fois la colère et l'admiration de l'oppresseur, jette dans son sein le trouble et la confusion. Le cri séculaire de la Pologne éveille enfin la Russie, et la résistance du captif devient le signal d'affranchissement du geôlier.

Il serait superflu, autant que prématuré, de nous étendre longuement sur ce qui se passe au-

jourd'hui en Russie. Plongé depuis des siècles dans d'épaisses ténèbres, courbé sous un joug écrasant, façonné à l'obéissance et à la soumission absolues, entouré de silence et de mystère, ce vaste et massif empire, qu'on pouvait croire condamné à une éternelle servitude, commence enfin à secouer sa torpeur et à s'essayer à la vie. Cet éveil soudain pourrait bien être terrible. Ses premières secousses ne l'annoncent que trop. Une masse de soixante-dix millions d'hommes, comprimée et pétrifiée pendant des siècles, qui tout à coup se détend et éclate, ne saurait le faire sans de profonds déchirements, ni sans accumuler des monceaux de ruines.

Ce qu'il nous importe surtout ici, c'est, en constatant la réalité de l'agitation russe, de montrer son origine, ses causes et son but.

Sa réalité ne saurait certes plus être niée. Au moment où nous écrivons ces lignes, ne peut-elle pas être constatée, par les moins clairvoyants, à la lueur des incendies dont la presse quotidienne nous apporte tous les matins, depuis quinze jours, les bulletins sinistres.

Son origine date de la guerre d'Orient et de la chute de Sébastopol. Cette catastrophe, qui fut pour la Russie une véritable révélation, devint en même temps pour elle un premier germe de transformation. Le Czar, en sa qualité de *ministre et*

lieutenant de Dieu ici-bas, devait être, selon le catéchisme russe (1), infaillible et invincible toujours, éternellement, en corps et en esprit. Or, en Crimée, il a failli, et fut vaincu. Plus de prestige! et la croyance séculaire s'évanouit. Cependant, la nation ne se sentant pas plus faible pour cela, ne voyait dans tout ceci qu'un simple déplacement des forces, qu'elle s'était bien promis d'essayer à la première occasion, et les occasions ne lui manqueront certes pas. La première de toutes, c'est celle de son émancipation. Et là, il ne s'agit pas seulement de l'émancipation des serfs, mais de celle de toute la nation, de sa puissance intellectuelle et morale, qui sommeille dans son sein, engourdie sous une compression démoralisatrice et dégradante.

Voilà donc la cause première et le but final de l'agitation présente et future en Russie.

Mais ce premier échec national, n'eût peut-être pas suffi, pour lancer la Russie dans une voie qu'elle ne saurait plus abandonner, si les malheurs et la persévérance d'un peuple voisin, dont elle fut d'abord le premier auteur et dont elle est restée depuis l'instrument le plus cruel, ne lui eussent servi, tout à la fois, d'enseignement, de remords et d'exemple. Deux grands peuples, doués de qualités et de défauts divers, mais d'une trempe égale, ne

(1) Paru à Wilna, par ordre supérieur, en mars 1832. Voyez plus loin, page 53.

pouvaient rester en contact et en lutte, pendant de longues années, sans exercer l'un sur l'autre une influence salutaire ou funeste, suivant certaines conditions de prédominance propres à chacun d'eux. A force et à principes égaux, les chances peuvent se balancer indéfiniment sans résultat appréciable ; mais qu'il y ait prééminence réelle d'un côté ou de l'autre, la lutte devient inégale et l'issue inévitable.

Or, ici, le conflit, dégagé de toutes les méfiances et susceptibilités internationales, et arrivé, espérons-le, au dernier terme de sa durée, existe bien moins entre deux peuples qu'entre deux principes. Au risque de répéter une banalité, il faut bien le redire : la Russie représente la *force* et la Pologne l'*idée*. Est-il besoin de se demander lequel des deux doit prévaloir? Ce serait méconnaître étrangement l'esprit du temps, ce serait nier ce qui se passe à l'heure présente, sous nos yeux, que de mettre un seul instant en doute le triomphe de ce dernier élément de puissance sur l'autre. L'histoire de de tous les temps et de tous les peuples en porte de nombreux témoignages. Mais, sans remonter bien haut, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les peuples déjà émancipés, qu'à se rappeler les conditions qui ont le plus puissamment favorisé leur émancipation, pour consoler et encourager ceux qui luttent encore pour la conquérir. La Grande-Bretagne qui domine avec une poignée de soldats et de collecteurs l'immense et décrépit empire hindou, a vu sa

puissance se briser contre celle d'une poignée de colons et d'émigrés, à qui la volonté inébranlable d'être libres a suffi pour fonder l'indépendance de l'Amérique du Nord. Les grandes armadas de l'Espagne ont-elles pu empêcher de laisser échapper, une à une, à la domination de cette puissance, presque toute l'Amérique du Sud. Et sur notre continent : toutes les forces et le prestige du Saint-Empire, ne sont-ils pas restés impuissants contre la volonté des deux pauvres peuples de marchands et de pâtres des Provinces-Unies et de l'Helvétie?

Mais aucune époque n'offre autant que la nôtre, de preuves irrécusables de la suprématie de l'idée sur la force, et partant, aujourd'hui moins que jamais, il n'est permis de douter de son triomphe prochain et définitif. Nous vivons dans une époque de réaction ; cela est incontestable. Cependant, que s'est-il passé dans ces dernières dix années ; quel parti les vainqueurs ont-ils tiré de leur victoire; quels moyens emploient-ils pour se maintenir, pour se fortifier dans leur position? Tous proclament, à l'envi, l'amour des principes qu'ils ont combattus toute leur vie, le besoin de réformes qui leur sont odieuses, et ne cessent de prodiguer des promesses de libertés incompatibles avec leur existence même. Ils applaudissent aux progrès accomplis chez leurs voisins, et n'hésitent pas trop d'approuver et de reconnaître le bien qui se fait ailleurs. N'est-ce pas là un hommage involontaire du passé à l'avenir? — En attendant, tout se renouvelle, tout change de

face, se refond, s'éprouve, s'épure, se transforme par un travail spontané, universel et irrésistible qui s'élabore lentement mais fatalement dans le fond des consciences de tous les peuples.

Et que sera-ce, quand las de leurs tuteurs, gardiens ou geôliers, ils se sentiront enfin assez mûrs pour faire leurs affaires eux-mêmes ; quand las de n'être que des outils dont on ne se sert que pour les émousser, ils voudront devenir enfin des ouvriers travaillant eux-mêmes à leur propre destinée. Ils y tendent tous et y marchent à grands pas.

Celui entre tous qui l'aurait fait présumer le moins, le peuple russe, ne vient-il pas de s'éveiller enfin de son sommeil dix fois séculaire, pour réclamer, lui aussi, ses droits et sa liberté.

Et qu'on ne s'y méprenne point, cet éveil de la Russie, et c'est sur ce point que nous voudrions surtout attirer l'attention, cet éveil inattendu de la Russie n'a point le caractère d'un de ces mouvements d'effervescence, d'une de ces explosions brusques et passagères, dont les pays libres donnent trop souvent l'exemple. Non, la Russie est loin encore d'en être là. A peine en est-elle à cette période d'incubation où les sentiments, les idées, les opinions, les croyances et les tendances ont quelque chose de vague, d'indéfini, d'incohérent, de contradictoire même. Mais, au milieu de cette confusion apparente, un seul sentiment surgit et domine,

profond, général, inébranlable et irrésistible. C'est celui du mal qui la ronge et d'une rénovation nécessaire, prompte et complète. Ce sentiment est d'autant plus puissant, que loin d'être un produit artificiel de certaines menées de parti, il est né de la force même des choses et s'est développé lentement, obscurément, dans le silence, la crainte et la souffrance — moins peut-être dans sa propre souffrance, qu'elle ignorait encore, mais dans celle d'un peuple voisin, qu'elle était condamnée à asservir, afin de mieux assurer sa propre servitude. C'est par les tortures qu'elle infligeait à la Pologne, que la Russie a appris à connaître ses propres misères, et l'héroïsme qui lui fut opposé la fit sortir enfin de sa muette et humiliante résignation. A la longue, elle a fini par s'inoculer un peu de ce sang généreux qu'elle a tant versé, et c'est ainsi que ses martyrs sont devenus ses apôtres.

Quand il s'agit de châtier un certain nombre de coupables, quelque grand fût-il, il est toujours facile de mettre les prisons, les geôliers et les exécuteurs à l'abri de la contagion. Mais lorsque le coupable est toute une nation, on ne sait trop alors ce qui est le plus difficile : de le garder ou de s'en garder.

Pour punir et contenir la Pologne toute entière, il a fallu étendre les moyens de coërcition et de surveillance sur tout le pays et sur tous les habitants. Celui dont on se promettait le plus, fut l'ex-

portation et la dissémination de ceux-ci, en masse. On en peupla donc les armées, les flottes, les forteresses, les citadelles, tous les lieux de déportation, tous les lieux de misère. Tout l'empire russe devint leur prison et tout le peuple leur gardien : et cela, à travers une longue série de générations. Mais, les Polonais, ainsi arrachés à leur patrie, et ne voulant pas accepter celle qu'on leur offrait en échange, y importèrent leurs convictions, leurs opinions et leurs idées. Ces idées, transmises de génération en génération, se répandirent peu à peu autour d'eux, et finirent, le cercle s'élargissant de plus en plus, par s'infiltrer et s'incruster au sein des masses sous le poids desquelles on comptait les écraser. La propagande se fit ainsi, sans effort, d'elle-même, et par la seule influence que le droit et la justice exerceront toujours sur la violence et l'iniquité.

Aussi les Russes ont-il fort bien compris que leur avenir est lié à celui de la Pologne, et ce n'est plus un mystère, que dans toutes les classes de la société russe, les sentiments de sympathie pour la Pologne se propagent rapidement, et qu'on y fait des vœux pour l'émancipation et la séparation prochaine des deux pays. Sans compter le *Kolokol (la Cloche)*, journal russe, paraissant à Londres, qui ne laisse échapper aucune occasion pour protester en faveur de la Pologne, un journal clandestin de Pétersbourg, le *Welikorus (la Grande-Russie)*, disait naguère :

« Pour exercer notre pouvoir sur la Pologne, nous sommes » forcés d'y maintenir une armée supplémentaire de deux cents » mille hommes, de dépenser annuellement quarante millions » de notre argent, outre celui que nous tirons de la Pologne. » Nos finances ne s'amélioreront pas tant que nous gaspille- » rons ainsi nos ressources. Il nous faut quitter la Pologne » pour nous sauver nous-mêmes de la destruction..... Nous ne » pouvons plus aujourd'hui vaincre les Polonais comme du » temps de Paskiewitch, car maintenant, en Pologne, il n'y a » plus de discorde. Les patriotes polonais ont consenti à se » dépouiller d'une partie de leurs terres pour en doter les » paysans, malgré les efforts de notre gouvernement pour se- » mer la division entre les deux classes. Pour nous, Russes, il » s'agit de savoir si nous devons attendre jusqu'à ce que nous » soyons ignominieusement expulsés de la Pologne qui, s'étant » elle-même émancipée, sera notre ennemie, ou si nous de- » vons être assez sages pour renoncer volontairement à un » pouvoir ruineux et faire des Polonais les fidèles amis de la » Russie. »

Ce sont les excès commis, depuis dix-huit mois, par les généraux russes dans les rues de Varsovie, et l'héroïsme avec lequel ils sont supportés (1), qui ont inspiré à quelques esprits éclairés, en Russie, les paroles dignes et sensées qu'on vient de lire. Ce sont les excès d'un despostisme effréné, jour-

(1) Malgré les longues et cruelles souffrances d'une occupation étrangère, on chercherait vainement, dans les annales de la Pologne, un seul exemple d'un crime ou d'un attentat politique. Les deux attentats qui viennent de surprendre si péniblement la population de Varsovie, sont encore entourés d'un profond mystère. Toutefois, le premier, celui dirigé contre le général Lüders, est déjà attribué unanimement à un officier russe, en fuite. L'identité de l'auteur du second est encore douteuse, et le restera probablement toujours pour le public, selon les habitudes occultes de la procédure russe. La nation a donc le droit d'en repousser toute solidarité. Le martyrologe de la Pologne restera sans taches.

nellement commis en Russie, qui y provoquent presque périodiquement des réprésailles, des vengeances, des soulèvements aussitôt étouffés dans des flots de sang, et dont on n'a qu'un souci, c'est de les laisser ignorer à l'Europe. Ce sont ces mêmes excès qui, après de longs et sourds grondements, ont fait éclater ces explosions incendiaires, dont l'embrasement vient de se répandre sur les deux capitales et les principales villes de la Russie, comme une lave dévastatrice.—Quand on sème le vent, on récolte la tempête.—Un peuple élevé dans la crainte du bâton et l'adoration de la force brutale; un peuple qui n'a jamais d'autre spectacle sous les yeux que des scènes de spoliation, de rapine et de violence; un peuple chez qui l'on a cru ne pouvoir mieux exciter le saint amour de la patrie qu'en mettant sa capitale en flammes, éprouve de grandes tentations d'essayer, lui aussi, ses forces. Et le jour où il croit en avoir le sentiment, il en use, à son tour, à la façon de ses maîtres.

Ce mal profond, invétéré, ces plaies hideuses, n'ont jamais été attaqués dans leur source; on ne s'est même jamais donné la peine de leur appliquer un palliatif quelconque. En revanche, on a toujours déployé un art infini à les cacher, à les dérober aux regards du monde. Et quand, par quelque acte éclatant, ils éveillent son attention, vite, on s'empresse de l'en distraire par un autre, plus éclatant encore. C'est ainsi que les récents incendies de Pétersbourg et de Moscou ont hâté la

reconnaissance de l'Italie. (1)—On prétend que des vues sur l'Orient y ont été pour beaucoup. Cela se peut; cela paraît même certain. L'Orient, le Bosphore, Constantinople, ont toujours été le but suprême des efforts patents ou occultes de l'esprit byzantin de la diplomatie moscovite. Ce n'est pas une simple affinité d'origine qui l'y attire. Mais c'est que, une fois là, on espère être maître de l'Asie, comme, par la possession de la Pologne, on se croyait déjà maître de l'Europe. La chute de Sébastopol et les événements de Varsovie viennent de frustrer toutes ces espérances, et voilà que tout est à recommencer.

Mais n'anticipons pas. Cette question, entre autres, va être traitée dans la suite de ce travail, avec tout le développement qu'elle mérite.

---

(1) *Sans condition*, a-t-on dit et répété à tort. Il y en avait une. C'était la dissolution de l'école militaire polonaise de Cuneo. Cette condition vient d'être exécutée : juste quinze jours avant la reconnaissance. Si on ne l'avoue pas, c'est qu'elle n'est pas avouable. Aussi, le Président du conseil a-t-il cru pouvoir déclarer au parlement de Turin « que la reconnaissance de l'Italie, par la Russie et la Prusse, n'a été accom- » pagnée d'aucune condition blessante pour la dignité de l'Italie. » Pour la dignité de l'Italie, c'est possible. Mais que penser de ceux qui lui ont imposé une telle condition ! Quant à la Pologne, elle sera facilement consolée de cette honteuse taquinerie par la crainte qu'elle inspire à ses ennemis et par le service qu'elle vient de rendre, quoique indirectement, à un peuple ami.

SÉBASTOPOL

ET

VARSOVIE

La première idée que ces deux mots rappellent à la pensée, c'est ruines et martyrs. Mais, que d'enseignements sous ces ruines et que de révélations dans ces désastres !

Il est, assurément, fort triste d'aller fouiller dans ces sombres archives, pour recueillir quelques matériaux d'histoire contemporaine. Malheureusement, certaines nations n'en ont point d'autres.

Les peuples qui vivent de leur vie propre, qui en ont conscience, qui disposent eux-mêmes de leur destinée, se meuvent et agissent au grand jour, et tous leurs faits et gestes sont aussitôt connus qu'accomplis. Ici, point de mystère, point de dissimulation et surtout point d'imposture. Les torts et les raisons, le fort et le faible, les erreurs et la vérité, tout s'expose, se discute et se résout à la face du monde et de l'opinion qu'on

respecte et dont on mérite ainsi la confiance et le respect.

Mais là où tout se fait dans l'ombre et le silence, où la parole n'est permise que pour déguiser la vérité, où les faits les plus simples, comme les plus graves, sont dénaturés et interprétés sur commande, où l'on ne se préoccupe de l'opinion publique que pour l'égarer ; la vérité et la justice violemment comprimées finissent tôt ou tard par faire explosion ; et c'est au milieu de catastrophes soudaines et imprévues, que le monde étonné et désabusé, apprend, à la fois, et sa longue mystification et le trop tardif châtiment.

Telle est invariablement la marche de l'histoire en Russie, depuis qu'elle est *civilisée* (1)

Sous Pierre le Grand, à la bonne heure, nous étions en pleine Asie. Le puissant fondateur de l'unité de l'empire ne dissimulait pas, sous le diadème de la couronne impériale, sa nature de Khan tartare. La force, voilà son unique moyen de gouvernement au dedans comme au dehors. — Entre autres réformes, à l'intérieur, le Czar voulut un jour que son peuple ne portât point de barbe. Or, à ceux qui ne voulaient pas couper leur barbe, il faisait couper la tête ; il ne dédaignait même pas de la couper de sa propre main à certains élus. A l'extérieur, il cimentait avec du sang les différentes peuplades et tribus à sa portée, et étrei-

(1) Le lecteur est prié de ne pas perdre de vue que dans tout le cours de cet écrit, le mot *Russie* ne s'applique qu'au pouvoir et à son système, et nullement à la masse de la nation, qui est encore plongée dans d'épaisses ténèbres, et encore moins à sa portion éclairée et honnête, qui est tenue en suspicion et est souvent persécutée à cause de ses aspirations généreuses.

gnait dans un cercle de fer leur *unification*. Comme aujourd'hui, on faisait de la propagande avec le sabre et du prosélytisme avec le knout ; mais on n'avait point de faiblesses. On ne se piquait point de progrès, et on ne connaissait point le mot de philanthropie. Tout en convoitant l'Archipel on ne se disait point philhellène. On ne faisait point d'ultimatum à propos des lieux saints, et on ne s'attirait point sur la tête une guerre désastreuse sous prétexte d'un pieux protectorat. On ne gémissait point sur le sort des peuples opprimés par d'autres, et on ne s'attendrissait point sur la question des nationalités hors de portée. On tournait résolûment le dos à l'Occident, et on se souciait fort peu du qu'en dirait-on.

C'est la manie de civilisation de Catherine qui a changé tout cela. La grande Czarine tenait à être de son siècle ; et, en forte politique qu'elle était, elle le prit de haut. Elle se fit l'amie de Voltaire et de Diderot, et devisait assidûment avec eux sur le honheur du genre humain. Le palais d'hiver devint une sorte d'hôtel Rambouillet, où, devant le corps diplomatique réuni, des hetmans de Cosaques célébraient, dans des madrigaux, les délices des belles-lettres, et le favori du jour soutenait des thèses de philosophie d'alcôve.

Ces innocents jeux eurent tout le succès qu'on s'en promettait. Paris n'eut pas assez d'applaudissements. Les philosophes ravis appelèrent leur correspondante couronnée la Sémiramis du Nord, assurant que la lumière ne peut nous venir que du Nord, et l'Europe charmée s'endormit si bien, qu'elle ne se réveilla qu'au bruit d'un forfait unique dans l'histoire. On sait quelle fut

sa stupéfaction, lorsqu'elle eut appris que cette même main, qui avait écrit un si touchant panégyrique en faveur de la liberté des nègres d'Afrique, venait de signer la confiscation d'un peuple chrétien et ami, et dont l'un des derniers rois avait naguère sauvé la chrétienté sous les murs de Vienne.

Voilà bien, s'écriera plus d'un homme d'État moderne, voilà bien le siècle frivole de Louis XV. Ce n'est pas de nos jours que pareil complot pourrait se tramer dans l'ombre et se préparer de longue main contre l'intégrité d'un État quelconque. Avec nos moyens d'information, avec notre immense publicité, avec nos merveilleuses voies de communication, avec notre électricité, nous faisons pénétrer la lumière partout et nous en recevons de toutes parts. Rien désormais ne peut échapper à notre vigilance.

Cela devait être; cela sera. Malheureusement, nous n'y sommes pas encore. L'exemple de la Russie est là pour nous prouver que les plus belles et les plus récentes conquêtes de l'esprit humain sont un instrument à double tranchant; qu'elles peuvent servir aussi bien à son affranchissement qu'à son asservissement; que les desseins les plus mauvais peuvent être servis par les moyens les meilleurs, et que la politique traditionnelle moscovite change souvent d'expédients, jamais de but.

C'est ce que cet écrit se propose de démontrer par des faits nombreux et irrécusables.

SÉBASTOPOL

Le fait le plus prodigieux, le plus merveilleux, le plus digne d'admiration et de méditation, c'est assurément Sébastopol.

Ce ne sera certes pas manquer de respect à nos lecteurs que de supposer, d'affirmer même, que l'esprit de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille se reporte tout naturellement en ce moment sur le siége, la défense et la chute de cette cité prédestinée. Il n'en est rien pourtant. Même sous ce triple rapport, il n'en saurait plus être question aujourd'hui que dans les annales des siéges célèbres. Le grand, l'immense intérêt, la véritable signification de Sébastopol, chose étonnante, ont échappé à tout le monde, ou, du moins, n'ont encore été signalés par personne. Le vulgaire et les indifférents ne les ont pas vus ; les plus claivoyants et les plus intéressés, ceux qui les ont touchés du doigt, qui en ont été victimes, ont préféré en garder un silence discret. Si l'on n'aime pas à être mystifié, on n'aime pas davantage à s'en vanter. Or, Sébastopol était bien la mystification la plus colossale dont l'opinion ait jamais été dupe, et dupe pendant un demi-siècle.

Quel est, en effet, l'homme d'État ou de guerre qui n'a pas été élevé dans cette fallacieuse croyance que Sébastopol était une des places les plus fortes de l'univers? Ne passait-elle pas dans l'esprit des hommes les plus positifs pour l'émule au moins de Malte et de Gibraltar? Cette réputation était d'autant plus solidement établie qu'elle était protégée par ce quelque chose de vague et de mystérieux dont on a su l'entourer si habilement et qui en impose toujours, même aux plus clairvoyants.

Aussi les ouvrages spéciaux les plus autorisés, n'en parlent-ils qu'en termes fort généraux, laissant ainsi à l'imagination un vaste champ que les intéressés n'ont pas manqué d'exploiter à leur profit.

Ainsi, dans la très-remarquable géographie de Th. Lavallée, adoptée, comme on sait, pour l'école militaire de Saint-Cyr, la seule notion positive sur cette place est résumé en ces deux mots : *Fortifications remarquables* (1). Ouvrez le dictionnaire non moins classique de Bouillet, vous y lirez Sébastopol, ville *murée* de la Russie d'Europe (2). Oui, certes, murée comme la Chine, comme toutes les Russies.

C'est fort de ces données, corroborées par tout ce que l'état-major et la chancellerie de Saint-Pétersbourg ont bien voulu laisser transpirer sur l'état réel des choses, qu'on s'embarqua pour aller prendre cette place réputée imprenable, réputation qui arrêta court devant son port deux flottes puissantes, et devant ses murs deux armées victorieuses. Si dans les états-ma-

(1) Th. Lavallée, *Géographie phys. hist. et milit.*, Paris, 1845, page 365.

(2) Bouillet, *Dict. univ. hist. et géograph.*, Paris 1851, 9e édition, page 651.

jors des alliés, on eût été aussi bien informé qu'on l'est dans ceux de Russie, sur la valeur réelle de la plus petite place de France et d'Angleterre, peut-on douter que le fameux *Tartare* ne fût devenu une réalité. On a su, il est vrai, un peu tard, quelles furent la confusion et la terreur dont furent frappés et l'armée du prince Menschikoff et les habitants de la ville, qui savaient, eux, à quoi s'en tenir sur le véritable état de la défense, à l'approche des vainqueurs de l'Alma, qui crurent prudent de se retrancher devant le formidable inconnu. L'épais voile n'est enfin tombé qu'à la vue de la flotte russe coulée dans le port, comme seul moyen d'en défendre l'entrée, et des travaux de terre qu'on commençait à élever à la hâte. C'est alors, qu'en un jour, la fantasmagorie demi-séculaire s'était évanouie comme une ombre : mais il était trop tard.

Qu'à Dieu ne plaise que l'on suppose un instant, qu'on a ici l'outrecuidante prétention de vouloir soulever la plus légère critique contre les opérations des armées qui se sont couvertes de gloire, qui ont infligé un si rude châtiment à la ruse et à la violence, et qui ont fait triompher avec tant d'éclat le droit et la justice.

On l'a déjà vu, ce n'est nullement sous ce rapport spécial et technique qu'on veut envisager ici cette question. C'est à un point de vue plus général, plus élevé; c'est au point de vue de la morale publique et de l'éternelle justice, et qui malheureusement a échappé jusqu'ici à tous les publicistes, qu'on s'est proposé de l'examiner et d'en tirer toutes les conséquences qu'elle renferme.

Quels que soient les sentiments divers que la Russ

inspire, personne ne saurait nier la large part que sa politique s'est faite dans les affaires du monde. L'étendue de ce vaste empire, son immense population, la forme de son pouvoir, sa centralisation absolue, et par dessus tout l'habileté de sa diplomatie, lui ont assuré depuis longtemps une grande prépondérance dans les conseils des gouvernements. Or, n'est-on pas en droit de lui demander, en retour, un peu de lumière sur sa nature intime, sur ses propres affaires. N'est-ce pas un devoir pour tout homme public d'être édifié sérieusement, sur la valeur effective et sur les tendances réelles d'une puissance, qui peut exercer une influence salutaire ou fatale sur la marche de l'humanité, selon qu'elle serait animée de bonnes ou de mauvaises intentions.

Sans doute la tâche n'est point aisée. A défaut de publicité, à défaut de représentation nationale à un degré quelconque, d'institutions stables, de lois positives (ce que les ukases ne sont certes pas), à défaut d'un budget, en l'absence, en un mot, de toute vie publique, la lumière ne saurait guère se faire. Mais alors ne doit-on pas se demander : quels sont donc ces mystères? qui veut-on tromper ici? et qu'est-ce donc que ces ténèbres doivent couvrir? — Rien de bon apparemment. Mais alors, pourquoi cette crédulité obstinée, pourquoi cet aveuglement fatal, pourquoi ce parti pris de croire toujours à la parole de ceux à qui il répugne tant de la mettre au service de la vérité.

Cette crédulité superstitieuse est une faiblesse et un danger. Elle est plus, elle est presque une complicité. Car n'est-ce pas encourager la fraude que de s'obstiner

à l'ignorer? et n'est-ce pas participer à son triomphe que de lui permettre de se propager? Mais, dira-t-on, ce triomphe ne saura jamais être définitif. Prise sur le fait, elle n'a jamais manqué d'être châtiée. Au prix de quels sacrifices, hélas! après combien de désastres! Et d'ailleurs, est-ce qu'une heure de justice peut réparer un siècle d'iniquités. La prise de la tour Malakoff a-t-elle rendu le sang et l'or qu'elle a coûté?

Si la guerre de Crimée n'était pas une glorieuse page, il serait trop cruel de l'invoquer ici comme exemple de la plus prodigieuse mystification dont l'histoire ait gardé le souvenir. Mais il faut de grands faits aux grands enseignements, et là où la vérité a tant de peine à se faire jour, il ne faut pas manquer les trop rares occasions de la dévoiler tout entière.

Elle aurait dû, elle aurait pu l'être plus tôt. Malgré le grand art de la Russie de la dérober au monde, il n'eût peut-être pas été bien difficile de la découvrir sur le seul point où il importait le plus de la connaître. On n'avait qu'à concentrer toute la force de pénétration précisément sur le point le plus impénétrable de l'épais voile qui recouvre tout l'empire.

Puissance essentiellement militaire et conquérante, la Russie n'a qu'une préoccupation : c'est la force matérielle, et qu'un intérêt : c'est d'en exagérer la valeur en l'entourant de mystère. Ses armées, ses escadres, ses forteresses, voilà le vaste et obscur sujet sur lequel elle aime à appeler incessamment l'attention du monde, tout en les dérobant soigneusement à ses regards. Objet de défense, d'attaque et d'épouvantail, c'est dans cette dernière vue surtout qu'elle s'était

toujours appliquée, avec un art infini, à l'accréditer universellement, et, il faut le dire, avec un entier succès. Ses armées sont incalculables, ses flottes innombrables et ses forteresses imprenables.

C'est convenu. Il le faut bien. Le moyen de dire le contraire ; toute possibilité de vérification étant absolument interdite. Car, tandis que Toulon, Brest, Cherbourg, Strasbourg, Metz ; Woolwich, Greenwich, Aldershot, Gibraltar, Malte, étalent aux yeux de tout venant, avec un légitime orgueil et peut-être avec un peu trop de facilité leurs richesses défensives, Cronstadt et Sébastopol ont toujours été rigoureusement inaccessibles à la vue du profane, et, est profane tout ce qui ne porte pas l'uniforme russe. Tandis que les plans, sous toutes les formes, de toutes nos places, sont déposés et précieusement conservés dans l'état-major général de Saint-Pétersbourg, celui-ci se garde bien de nous offrir quelque équivalent en échange. Tandis qu'enfin, toutes nos inventions, tous nos perfectionnements sont communiqués là bas avec une libéralité empressée, qui serait fort louable, si on ne se les y appropriait point dans le dessein d'en faire, un jour ou l'autre, l'essai sur nous ; rien ne nous vient du Nord.

Cette facilité d'un côté et cette rigueur de l'autre se traduirait simplement par courtoisie et manque de procédés dans des temps ordinaires. A une époque comme la nôtre, elles peuvent avoir des conséquences incalculables. Peut-on bien savoir ce que serait devenu la question d'Orient, et, par contre coup, celle des nationalités, qui couve toujours, si l'on avait connu la force

réelle de Sébastopol au moment, et surtout avant que les flottes alliées ne quittassent Varna?

Les questions du jour sont tellement brûlantes qu'elles font oublier vite celles de la veille. Il est donc nécessaire de remonter un instant le cours des choses, afin de mieux saisir l'enchaînement logique des causes qui ont amené les unes et les autres.

Après l'immense ébranlement de 89, et les guerres longues et sanglantes qui l'ont suivi, la lassitude fut générale.

A la chute du premier empire, peuples et gouvernements parurent ne désirer que quiétude et repos. Mais, tandis que les uns s'y livraient sincèrement, les autres cherchaient à les engourdir si bien que leur réveil fût impossible. La France, cependant, se réveilla la première et rentra en possession d'elle-même. C'était d'un mauvais exemple. Le czar Nicolas bondit de colère. Les lauriers de son frère Alexandre, le titre magnifique de sauveur des peuples, d'arbitre des nations qu'il s'était décerné en ramenant les Bourbons à Paris, lui apparurent comme autant d'aiguillons et d'encouragements, et sollicitèrent vivement, irrésistiblement sa nature énergique et violente. Son parti fut bientôt pris. Il fut décidé qu'on marcherait encore une fois sur Paris. L'armée polonaise, qu'il n'osa point laisser sur ses derrières, devait former l'avant-garde. Mais, au moment de s'ébranler, la Pologne se souleva et lui barra le passage. La lutte, comme on sait, fut acharnée et terrible. Le vainqueur épuisé et humilié dut refouler ses projets et s'en vengea sur les vaincus par des cruautés atroces, et sur la France par des taquineries

mesquines (1). Celle-ci ne protesta pas moins, tous les ans, par l'organe de ses représentants, en faveur des droits imprescriptibles de sa plus ancienne et plus fidèle alliée. Le Czar ne fit que redoubler de persécutions flagrantes contre la Pologne et de haine sourde contre la France, en attendant une occasion de la faire éclater à la face du monde. Elle ne tarda point à s'offrir. La question d'Orient, qui devait lui être si fatale quinze années plus tard, surgit alors pour la première fois en 1840, et il parvint, par le traité dit : *de quadruple alliance*, de rejeter la France en dehors du concert européen. Le triomphe était trop beau pour s'arrêter en si beau chemin. La joie rend communicatif. Croyant enfin le moment arrivé, il se hâta de divulguer étourdiment ses desseins sur Constantinople. A qui? — A l'Angleterre, s'apitoyant sur *l'homme malade*, et cherchant, en l'accablant de caresses, à l'intéresser à son sort.

L'Angleterre se le tint pour dit.

Éclata le coup de foudre de 48. Tous les trônes, on se le rappelle, chancelèrent sur leurs bases, et l'altier autocrate de toutes les Russies, lui-même, en fut assez ému pour s'empresser de déclarer, dans un manifeste solennel, qu'il n'entendait se mêler de rien, et que pourvu qu'on le laissât jouir en paix de ses conquêtes, il ne demandait pas mieux que de laisser faire chaque peuple ce que bon lui semblera. Ce qui ne l'empêcha pas d'envahir un an après la Hongrie, combattant hé-

(1) Voyez : *le Roi Louis-Philippe et l'Empereur Nicolas*, par M. Guizot. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1861.

roïquement pour son indépendance et dont l'Autriche seule ne pouvait venir à bout. — Il est vrai que, dans cette seule année, l'Europe avait reculé d'un siècle.

Quoi qu'il en soit, lorsque après la trahison de Gœrgey, Paskiewicz s'écria : « Sire, la Hongrie est à vos pieds », le démon de l'orgueil s'empara de nouveau de son esprit, et toutes les tentations, toutes les ambitions, toutes les convoitises longtemps comprimées refluèrent tumultueusement vers cet ardent cerveau avec une violence nouvelle. L'Orient, Stamboul, le Bosphore, séduction et rêve séculaire de la famille, apparurent cette fois à cette âpre nature comme une proie facile. Ses armées victorieuses, sans coup férir, sur la Drave, la Save, le Danube, eurent le mot d'ordre de faire de la propagande moscovite sur l'autre rive de ces fleuves, propagande que des agents panslavistes expérimentés, étendirent de proche en proche, parmi ces populations depuis longtemps travaillées, jusqu'à Constantinople. Les voies ainsi préparées, le sol ainsi miné, il ne fallait qu'une étincelle pour faire prendre feu.

L'hospitalité accordée par le sultan à quelques illustres débris de l'armée hongroise servit bientôt d'occasion et de prétexte à une querelle odieuse.

L'Empereur de Russie, croyant ne pouvoir décemment rester en arrière avec son frère d'Autriche, qui a fait condamner au gibet, après la reddition de Komorn, onze généraux hongrois, réclama avec instance, auprès de la Porte, l'extradition des généraux polonais réfugiés à Constantinople, auxquels il préparait le même sort.

La Porte refusa, la Russie insista, la querelle s'envenima, la rupture devint imminente. La tempête suspendue sur Constantinople n'était plus retenue que par les quelques nuages qui couvraient encore le ciel de l'Occident, lorsque les échos de Bordeaux apportèrent à Saint-Pétersbourg le mot fameux : L'Empire, c'est la paix ; ce qui y fut traduit un peu trop librement par : La paix à tout prix. Alors, plus d'hésitation, plus de ménagements : l'ultimatum Menchikoff fut lancé, et les hostilités éclatèrent.

On vient de voir avec quel art patient, avec quelle habileté consommée, la Russie sait concevoir, ménager, mûrir et enfin exécuter ses plans. Satisfaite pour le moment et repue du côté de l'Occident, elle n'avait plus qu'un souci : exécuter cette partie du testament de Pierre le Grand qui recommandait la conquête de la Turquie d'Europe, et surtout de Constantinople, pour se rendre par là plus sûrement maîtresse de l'Asie. On vient de voir par quelles patientes manœuvres elle l'avait préparée, et avec quel élan imprévu elle s'était précipitée sur cette proie qu'elle croyait enfin ne pouvoir plus lui échapper.

Cette audacieuse tentative devait indiquer naturellement aux alliés accourus pour la châtier, la seule conduite à tenir : préserver avant tout Constantinople d'un coup de main, et, si cela se pouvait, le rendre de longtemps, à jamais peut-être, impossible. Là-dessus l'accord fut parfait. Les avis n'étaient partagés que sur les moyens d'exécution ; celui de l'Angleterre prévalut. C'était, selon l'expression énergique d'un membre de l'amirauté, d'aller prendre le taureau par les cornes.

On s'était demandé quel était le véritable danger qui menaçait incessamment Constantinople. Évidemment la flotte russe qu'abritait Sébastopol. En détruisant l'une et l'autre, le but sera atteint. Rien de plus juste. Mais savait-on ce que c'était que cette flotte, ce que c'était que cette place ?

C'est là où se révèle le véritable génie de la Russie ; c'est là où l'esprit confondu ne sait plus ce qu'il doit admirer le plus : ou le mystère dont elle sait si bien entourer ses forces, ou l'exagération qu'elle sait si bien répandre sur leur importance, ou l'habileté avec laquelle elle sait si bien l'accréditer, ou la vigilance avec laquelle elle s'applique incessamment à écarter de chez elle tout regard indiscret et avide de vérité. Il faut ajouter, pour être juste, que dans toutes ces admirations, notre crédulité débonnaire, à nous tous, a le droit de revendiquer une bonne part. Du moment que nous nous obstinons à la croire absolument sur parole, elle se garderait bien de détruire de ses propres mains les fantômes qu'elle veut bien nous créer. Sébastopol ayant été depuis sa fondation, ou du moins depuis sa double destination de gardien et d'épouvantail du Pont-Euxin et du Bosphore, absolument inaccessible aux étrangers, on a pris l'habitude de s'en rapporter entièrement à la Russie pour tout ce qu'il importait de savoir sur la valeur de cette place et de l'escadre qu'elle abritait. On sait l'idée qu'elle était parvenue à accréditer sans peine sur l'une et sur l'autre. La place surtout passait universellement pour quelque chose d'unique, d'incomparable, de merveilleux.

L'art de la guerre ne serait qu'un jeu, si l'on n'était

souvent réduit à entreprendre une campagne avec des données très-incomplètes; mais de là aux renseignements uniquement et exclusivement fournis par l'ennemi, la distance est fort grande. Cependant, ce ne fut que sur des éléments de cette nature que furent décidées et la guerre de Crimée et l'attaque de Sébastopol. Que la France toujours généreuse, toujours pleine de spontanéité et d'élan, se fût élancée vers cet inconnu qui pour beaucoup n'était pas sans un certain charme, cela se conçoit, à la rigueur; mais l'Angleterre! Elle qui se flatte de ne point aimer les aventures, qui ne fait rien qu'à bon escient, et qui d'ailleurs, était dans tout cela la plus intéressée assurément, voilà ce qui se comprend bien moins.

Si, comme puissance continentale, la Russie n'a jamais guère donné d'ombrage à la Grande-Bretagne, sa jactance sur ses flottes, sur ses vapeurs, sa marine et son commerce maritime, ses prétentions navales, ses intrigues sur les confins de l'Europe et de l'Asie, dans le Kaboul, le Bokhara, l'Iran, en Perse, et jusque dans les Indes et en Chine et au Japon, l'ont plus d'une fois vivement mécontentée et remplie de ressentiments difficilement contenus par la prudence et l'orgueil. Sa méfiance et sa sollicitude ont surtout été éveillées et fixées sur le monde gréco-slave, dont elle suivait à la piste les agitations et les manœuvres. Bien avant qu'elle ne reçût les confidences sur le *malade*, elle ne pouvait ignorer des projets que lui indiquaient surabondamment les prétendus armements incessants et ténébreux de Sébastopol, et la conversion en lac russe de la mer Noire dont cette place devait être la clef. Que

devait-ce donc être depuis ! La reine des mers, qui, de tout temps, fut une reine jalouse, devait souvent rêver de briser un jour ou l'autre cette clef mystérieuse. La conversation si connue de l'empereur Nicolas avec lord Henri Seymour ne pouvait que lui montrer la réalisation de ce rêve comme une nécessité, et une nécessité impérieuse. Eh bien ! n'est-il pas surprenant que malgré son intérêt si évident, malgré sa grande et légitime influence en Orient, malgré ses nombreux moyens d'information, elle ait pu rester dans l'ignorance la plus complète et sur le véritable état de l'escadre russe dans la mer Noire et sur la valeur réelle du seul port fortifié qui devait en être le gardien. L'étonnement passe toutes les bornes, quand on se rappelle que la Grande-Bretagne avait été représentée à cette époque à Constantinople par lord Stratford de Radcliff. La Russie avait mis un bandeau sur tous les yeux, et personne ne voulait le lever. On était sous le charme, on voulait y rester.

N'est-il pas affligeant de voir que loyauté, talents, influence, désintéressement, ne peuvent rien contre la ruse et le mensonge. Il y aurait certes de quoi désespérer de tous les bons mobiles humains, si les mauvais devaient en triompher toujours. Mais la Providence est patiente : elle permet quelquefois à la fraude et à l'iniquité de s'abandonner sans frein à toutes leurs ruses, à toutes leurs violences, et leur faire préparer ainsi de leurs propres mains, par de longs succès, le châtiment qu'elle leur réserve, afin de le rendre plus éclatant et plus exemplaire.

Il n'est plus permis de douter aujourd'hui, que si la

Russie n'avait pas si bien réussi à faire accréditer toutes ses vanteries sur les forces fabuleuses de Sébastopol, cette malheureuse cité serait encore debout. Si les armées alliées avaient connu à temps l'état véritable de cette place, ou elles l'eussent enlevée par un coup de main, ou bien, s'en préoccupant à peine, elles eussent laissé quelques vaisseaux à la garde du Bosphore et eussent porté la guerre sur un autre point. On ne doit certes pas le regretter ; car quelqu'eût pu être l'issue de la lutte transportée sur un autre théâtre, jamais elle ne nous eût laissé les enseignements que renferment les ruines de Sébastopol.

On peut même affirmer que la brillante et sanglante épopée du premier empire, n'en offre point de semblables. Les malheurs de l'Espagne, les désastres de Moscou, l'écroulement final de Waterloo n'ont été, en définitive, que le résultat fatal de l'abus de la force d'un immense génie ébloui par sa propre grandeur. Ce sont de rares apparitions dans l'humanité, et elle n'est pas souvent menacée de leur retour. D'ailleurs, l'éclat que ces brillants météores jettent sur elle lors de leurs courts et rares passages, l'éclairent longtemps encore après qu'ils ont disparu, et la lumière qu'ils ont répandue sur le monde devient l'apanage des générations futures.

Mais l'esprit de ténèbres ne laisse après lui que des cendres éteintes. Il ne faut pas craindre de les remuer ; puisque ce n'est que là qu'on peut enfin découvrir des vérités dont l'avenir doit faire son profit.

Voici donc, en abrégé, l'histoire que recèlent les cendres et les ruines de Sébastopol.

Création de cette ville dans un but de conquête. Création simultanée d'un port et d'une escadre destinés à en être l'instrument. Convoitise de cette conquête, augmentée à mesure du développement des moyens d'attaque. Profond secret rigoureusement gardé sur leurs forces effectives; bruits fabuleux habilement propagés sur leurs puissances. Succès complet de ce double stratagème. Ce succès devient fatal. Car, grâce à cette crédulité générale, au moment où croyant les uns gagnés, les autres indécis, tous endormis, la proie allait enfin être saisie, on accourt, on entoure le repaire réputé si dangereux, et on le détruit. Voilà donc le renard pris dans son propre piége. C'est à merveille ; mais il n'en est pas moins vrai que ce piége avait été fort habilement tendu ; que nul autre que lui n'en connaissait la trame ; que si on l'eût connu, on aurait pu le rendre inoffensif sans le détruire, et qu'enfin s'il l'avait fallu absolument, on aurait pu le faire sans tant d'efforts.

Quoi qu'il en soit, cette leçon, qui assurément ne profitera guère à la Russie, car on ne se dépouille pas en un jour du vieil homme, profitera-t-elle au moins à l'Europe ?

Forcée de convenir enfin qu'elle a été longtemps le jouet d'une audacieuse mystification, l'Europe ne se dirait-elle pas : sans doute, nous avons été tous trompés par la Russie ; mais la voilà cruellement punie ; elle ne recommencera plus. Elle ne recommencera plus ! Vous souvient-il qu'après la chute de Sébastopol, le prince Gortchakoff, ministre des affaires étrangères, s'était écrié : *la Russie se recueille.* A-t-on bien réfléchi

à ce que ce mot veut dire dans certaine bouche ? Voici : Un homme est pris la main dans le sac ; après la peine subie, il se dit : le métier est dangereux, mais il est lucratif. *Item*, il faut bien vivre. Impossible de changer de métier ; changeons de procédé. *Travaillons* d'une autre façon et on ne nous reprendra plus. — Donc, dans son recueillement, la Russie s'est dit : le prestige de ma force est tombé, il est enterré sous les ruines de Sébastopol ; de ce côté je ne rencontrerais plus que des incrédules. Si nous nous montrions au monde sous une face nouvelle, si nous lui présentions notre grandeur sous un autre aspect ; ne pourrions-nous pas l'obtenir à l'aide de ces brillants hochets dont il paraît si épris à l'heure présente. Puisqu'il n'est plus question que de progrès, de démocratie, d'industrie, de réformes, de philanthropie, si nous faisions mine de donner un peu dans tout cela, nous regagnerions bien vite le terrain perdu, et nous renouerons facilement le fil avec lequel nous avons mené l'Europe en laisse pendant si longtemps. En s'y prenant bien, avec notre habileté ordinaire, elle nous y aidera même, la crédule.

Ce plan, assez bien conçu, n'a pas encore eu tout le succès qu'il ne mérite certainement pas : c'est qu'il est plus facile d'en imposer au monde sur le nombre de canons et la quantité de vaisseaux, que sur des choses qui touchent à ses intérêts les plus chers et à ses sentiments les plus élevés. Il n'est pas besoin d'un bien grand effort d'esprit pour être édifié sur l'état matériel et moral de la Russie. Un État exclusivement militaire, une puissance qui, depuis sa fondation, n'a concentré

toutes ses facultés, n'a dirigé tous ses efforts que vers le développement de sa force armée ; un empire qui n'a jamais été qu'un immense camp, avec des cités qui n'ont jamais été que de vastes casernes, une nation qui n'a jamais connu que l'obéissance passive et la hiérarchie réglementaire, est inexorablement condamnée à toujours combattre et à vaincre toujours. Au premier échec, le prestige tombe et tout s'évanouit. Le plus puissant génie des temps modernes n'a pu échapper à cette loi fatale. Mais, tandis que chez les nations où l'état de guerre n'est qu'accidentel, transitoire, les plus grands désastres ne les entament qu'à la surface ; chez celles, au contraire, où la guerre est leur essence même, leur seule raison d'être, une seule défaite, précédée même de mille victoires, les atteint dans leur sens intime, les attaque dans leurs forces vives, frappe corps et âme de stupeur, et voilà toute la machine enrayée. Supposons la France ou l'Angleterre le lendemain d'une désastreuse campagne. A défaut de flottes et d'armées, tous les éléments constitutifs d'une véritable nation seront là, pour redoubler aussitôt d'énergie et de force : sciences, arts, industrie, commerce, travail libre, prendront un nouvel essor, le mal sera promptement réparé, et elle sortira de l'épreuve plus puissante que jamais. Mais une nation qui n'est qu'une armée, ou qui, du moins, est organisée comme telle, une fois battue, il ne reste plus rien, et le vide qui se fait dans son sein est d'autant plus profond qu'elle a mis plus d'insistance à exagérer la véritable portée de l'élément unique qui faisait toute sa force.

Les dernières guerres de l'Empire et leur dénoue-

ment fatal, commencé par les éléments et précipité par la désaffection et la lassitude, furent, comme on sait, fort habilement exploités par la Russie et lui firent enfin atteindre le but auquel elle aspirait si ardemment. Elle réussit enfin à faire assigner à ses armées le premier rang parmi celles du continent, et à en devenir ainsi la première puissance. Le poids de ce triomphe l'entraîna naturellement du côté de Constantinople. La guerre des Balkans, bien qu'heureusement conduite en 1829, ne confirma cependant pas tout à fait le verdict de suprématie militaire si unanimement prononcé en sa faveur en 1815. Il fut alors grandement question de certaine clef d'or, qui fit ouvrir ces mêmes portes de Silistrie que les boulets de Paskiéwiez ne purent absolument pas forcer depuis. Quoi qu'il en soit, le prestige, grand encore, reçut bientôt après une rude atteinte, lors de la guerre d'indépendance de la Pologne ; car on se rappelle que, malgré une lutte acharnée de dix mois, elle ne put passer la Vistule que grâce aux ponts que lui construisit, au mépris de tout droit des gens, sa co-partageante la Prusse, sur la portion de ce fleuve qui lui échut en partage,

La promenade militaire en Hongrie n'était guère faite pour le rétablir. La guerre de Crimée et la chute de Sébastopol lui portèrent le dernier coup.

La Russie sait tout cela à merveille, et elle n'a qu'une crainte : c'est que l'Europe ne le sût aussi bien qu'elle. Aussi, peut-on être assuré que, de longtemps, elle n'évoquera plus ses fantômes évanouis et ses fantasmagories enfin dévoilées. Mais, que l'on y prenne garde; qu'on n'aille pas croire que, recueillie et repentante,

elle est prête à renoncer au métier. Elle changera de procédé ; mais de système, certes pas. Elle cherche sa voie et croit l'avoir trouvée déjà. Elle vient d'apprendre, par une humiliante expérience, que ce n'est pas la force brutale, mais les forces intellectuelles et morales qui font la véritable grandeur des nations. C'est sur ce terrain, inexploré encore par elle, qu'elle a transporté ses engins et ses artifices. Dans le secret espoir d'embarrasser sa marche ou de le faire reculer encore, elle s'est mise, à grand bruit, à marcher avec le siècle. Mais voici qu'au premier pas elle glisse dans le sang. Et, à ses décevantes clameurs de progrès, de liberté, d'humanité, une voix autrement puissante, la voix de tout un peuple martyr lui répond :

VARSOVIE

Les sanglantes et funèbres journées du 25 février au 8 avril ont eu trop de retentissement, l'impression en a été trop profonde et trop universelle, pour qu'il soit besoin de revenir ici longuement sur les unes ou de chercher à réveiller l'autre. Les faits sont encore présents dans tous les esprits, et l'émotion n'en est pas encore effacée de tous les cœurs. Toute la presse libre n'a eu qu'un cri d'admiration pour les victimes et de flétrissure pour les bourreaux (1).

(1) Varsovie, *Lettre à S. M. Alexandre II*, par J. Vilbort. — Paris,

Mais ce tribut payé, sous le coup même des événements, au droit et la justice, resterait stérile si on se contentait de s'arrêter ainsi à la surface des choses. Le sang des martyrs si héroïquement offert et si cruellement répandu doit être fécond ; mais il ne saurait être mieux fécondé que par la lumière. Il ne faut donc pas reculer devant la pénible tâche de la porter dans les profondeurs d'un système à la fois fallacieux, impie, corrupteur, ténébreux et cruel, afin qu'en mettant au jour toutes les turpitudes, elle éclaire en même temps l'opinion qu'il s'efforce constamment d'égarer tout en la blessant et en la bravant.

On vient de voir avec quelle habileté, avec quelle persévérance et quel succès la Russie s'était appliquée, pendant plus d'un demi-siècle, à donner au monde l'idée la plus exagérée sur l'importance d'une place qui, dans sa pensée, devait être la clef de l'Orient. Mais qu'est-ce que cela auprès des efforts et de la duplicité qu'elle déploie, pour prendre pied et dominer dans l'Occident.

Là bas, la tâche n'est pas très-difficile. Sa nature asiatique, ses goûts, ses penchants, son orthodoxie et son or surtout, lui donnent libre accès et une influence facile sur des populations mobiles, crédules, sans lien, sans cohésion et presque sans histoire. Mais tous ses

E. Dentu, 1861.—*Affaires de Pologne*, par Saint-Marc Girardin. *Revue des Deux-Mondes*, 1861.—

La Pologne devant les conséquences des traités de Vienne, par M. Alphonse de Calonne. *Revue contemporaine*, 31 mars 1861.

La Pologne après un siècle de partage, par M. Charles de Mazade. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1861.

La Pologne, le Germanisme et le Czarat de Moscou, etc., par L. de K.... Chez E. Dentu, 1861. Paris.

moyens d'action, si efficaces là, deviennent précisément ici des obstacles : ce qui fait là son prestige, fait ici sa faiblesse. Adorateur fervent de la force brutale et du veau d'or, l'Orient a une affinité naturelle avec la Russie, que l'Occident répudie avec horreur et dégoût.

C'est ainsi que les moyens de gouvernement de son propre empire sont, d'avance, frappés d'impuissance en Pologne.

Dans sa folle ardeur de s'assimiler la Pologne, la Russie a déjà épuisé sur ce malheureux pays toutes les expériences qui aient jamais été tentées sur la vie d'un peuple. Le sang tout d'abord, le sang toujours. Les tueries et les massacres qui viennent de consterner le monde indigné, ne sont pas son coup d'essai. Le martyrologe de la Pologne compte parmi ses plus funèbres pages, le sac de Praga, où l'exécuteur de Catherine II et de Paul Ier, Suvaroff, a livré cette cité désarmée, pendant trois jours et trois nuits, à la discrétion de ses hordes sauvages, ivres de carnage et de butin. Tout y a passé : hommes, femmes, enfants et vieillards, et les flots de la Vistule furent rougis du sang des victimes. Qu'est-ce qu'a produit cette sanglante propagande ? — Ces fameuses légions polonaises qui se sont couvertes de gloire sur tous nos champs de bataille, et qui ne manquaient jamais de réclamer les honneurs du premier rang, toutes les fois que nous nous trouvions en face des Russes.

Cette expérience échouée, on en tenta une autre, et Alexandre Ier se croyait bien l'homme prédestiné pour la faire réussir. Sa jeunesse, ses antécédents, son libéralisme nuageux, ses récents succès de Paris, et sur-

tout le noble rôle que les légions polonaises avaient joué dans le grand drame de l'époque, lui firent prendre le contre-pied de ses prédécesseurs, espérant qu'en traitant la Pologne non plus en chef asiatique, mais en grec du bas-empire, il atteindrait plus facilement son but. Il eut donc recours à l'éternelle panacée des monarques aux expédients : à une *constitution*, qu'il octroya fort bien à la Pologne, avec toutes les formules d'usage : pondération des pouvoirs, deux Chambres, tribune, presse, liberté individuelle, civile, politique, religieuse, etc., etc. Un moyen héroïque dont il se promettait le plus, fut la formation d'une armée nationale.

Toutefois, une dernière mesure, qui devait rendre toutes les autres complétement illusoires, ne fut point négligée. Il chargea son frère, le grand-duc Constantin, de l'exécution de l'une et du commandement de l'autre. C'était confier au loup la garde du troupeau ; c'était mettre le peuple chevaleresque jusqu'au raffinement, absolument à la merci de l'âme la plus grossière logée dans le corps le plus hideux de l'empire russe. Ce choix aurait pu être appelé fort malheureux, s'il n'avait pas été le résultat d'un profond calcul. Il était à la fois la consécration et l'expression la plus énergique de la duplicité byzantine de la politique d'Alexandre. L'autocrate de toutes les Russies se proclamant roi constitutionnel de Pologne, c'était quelque chose de fort séduisant pour lui et du meilleur effet pour l'Europe, au lendemain du congrès de Vienne. Mais il comptait bien, d'un autre côté, que son frère et lieutenant ne manquerait pas de mener son royaume

constitutionnel comme une tribu de Tartares. Il ne s'y trompa pas. Jamais satrape ne montra un plus profond mépris pour l'honneur et la vie des hommes ; jamais instrument plus cruel ne fut employé pour l'exécution de promesses plus douces.

Or cette nouvelle expérience aboutit à la grande insurrection de 1830.

Vint le tour de l'empereur Nicolas. On sait quel fut l'homme et quels furent ses procédés. Il partit de ce point : une nation, c'est un régiment, et un régiment russe. Il substitua donc à l'oppression fantasque du précédent règne une tyrannie réglementaire. Tout ce qui constitue une nationalité , depuis ses croyances les plus chères, ses sentiments les plus intimes jusqu'aux signes extérieurs les plus futiles, fut rigoureusement réglementé. Par ordonnance il prescrivit de changer d'Église, de langue, de mœurs, de coutumes, de costume, de souvenirs même, comme on change d'uniforme. Il est de bonne discipline de ne pas laisser les régiments tenir trop longtemps garnison dans les mêmes lieux ; il fit donc opérer des transplantations en masses, par milliers, en Sibérie et dans le Caucase. Il prit surtout un soin particulier des générations naissantes, qu'il s'était appropriées comme des enfants de troupe.

En 1832, il fit faire un récensement de tous les enfants mâles de huit à douze ans, les fit diviser en trois catégories et les fit enlever tous. Ceux de la haute noblesse furent transportés dans les écoles militaires de Pétersbourg et de Moscou ; ceux du peuple sur les flottes et en Asie ; ceux de la classe moyenne partout,

excepté dans le pays de leurs pères. Qui pourrait, qui oserait décrire les scènes lamentables de ces séparations et les agonies de ces adieux ? Bien des mères n'ont trouvé de remèdes à tant de maux que dans la mort de leurs enfants et dans leur propre mort. Quel a donc été le crime de cette génération inoffensive ? C'est d'avoir été le témoin innocent des efforts héroïques de son aînée pour délivrer la patrie. Il fallait donc la détruire dans son germe. Mais suivait bientôt une autre. Le danger reparaissait. Quatre ans après, se présentent d'autres jeunes garçons du même âge. Qu'en faire, où les mettre ? Les cadres sont remplis ; ils débordent. Qu'à cela ne tienne ; on fera un enlèvement à l'intérieur. On leur enlèvera tout moyen de savoir qui ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils doivent être ; on en fera même des instruments du système, si cela se peut. L'inexorable logicien s'était demandé : Qu'est-ce qui forme l'homme et le citoyen ? L'enseignement, les exemples du présent et les souvenirs du passé. C'est donc là où il dirigea tous ses efforts. Tout ce qui peut élever l'âme et orner l'esprit de la jeunesse fut tout d'abord supprimé, et il chargea un colonel de cosaques de rédiger un nouveau programme d'études. Les lettres, les classiques, la latinité, le *ver rongeur*, en un mot, en furent bannis, et les classes où on les avait enseignés furent fermées. L'histoire universelle fut soigneusement expurgée, et celle de Pologne, d'abord complétement supprimée, devint, par suite d'un remaniement nouveau, un chapitre oublié de l'histoire de Russie. L'enseignement religieux ne fut certes pas négligé ; on y avait pensé dès la première heure.

Dès 1832, parut à Vilna, *par ordre suprême*, un catéchisme dont chaque mot est un blasphème, et dont on trouvera plus bas quelques commandements étranges ; et comme par respect involontaire de la langue nationale, toutes ces choses devaient être enseignées en langue russe par le rebut des professeurs moscovites. La substitution absolue de la langue russe à la langue polonaise était le point essentiel dans ce plan d'éducation : aussi le zèle des enfants et des parents fut-il stimulé par les verges et l'amende.

Ce système, qui peut se résumer en ces deux mots : *dénationalisation* et *vengeance*, suivi pendant tout le règne avec une implacable rigueur, à quoi a-t-il abouti? Par sa force, par son énergie, par sa puissance, par l'emportement de ses passions, par l'intensité et la profondeur de ses haines, par son cœur qui ne connut jamais de scrupule, par son âme où la pitié n'entra jamais, l'empereur Nicolas se croyait appelé à opérer enfin la grande transformation que ses prédécesseurs ne purent accomplir. Maître du présent, il se croyait maître de l'avenir, et il prit le silence du recueillement pour le silence de la mort. Le malheureux n'a pas compris qu'une seule volonté ne saurait lutter contre la volonté collective de toute une nation, et que la vie d'un seul homme ne peut être plus longue que la vie de tout un peuple.

Alexandre II, eût-il eu toutes les qualités et tous les défauts de son père, ne pouvait guère continuer en Pologne la politique à outrance de celui-ci, en présence des résultats obtenus. D'ailleurs, monté sur le trône à la veille de la catastrophe de Sébastopol, il se

sentait trop en scène, n'ignorait pas que l'Europe avait les yeux fixés sur lui, et il en prenait souci. Son attitude résignée, mélancolique, presque humble au Congrès de Paris, l'empressement qu'il avait mis d'y appuyer toutes les propositions contre l'Autriche, heureux de son humiliation, et sur la tête de laquelle il voyait déjà s'amonceler l'orage, toutes ces circonstances réunies devaient donner à son gouvernement une certaine teinte de libéralisme dont il se promettait, ne fût-ce que par l'effet du contraste, un succès inévitable en Pologne.

Ce serait une naïveté insigne de supposer que ceux qui entreprennent la tâche impossible de transformer une nation, de la faire renoncer à elle-même, possèdent la plus vague notion de la puissance de la force morale. Pour eux, la vie des individus, comme celle des peuples, se résume en peines physiques et en jouissances matérielles. Comprenant la résistance imperturbable de la Pologne à leur façon, les nouveaux expérimentateurs se sont dit : Si la Pologne n'a pas succombé sous les coups de Nicolas, c'est simplement faute de sensibilité organique. Or, insensible à la douleur, elle sera peut-être sensible au plaisir. Amolissons-la, lançons-la dans un tourbillon vertigineux qui lui ôte toute conscience d'elle-même, tout sentiment du présent et tout souvenir du passé.

L'homme du nouveau système fut bientôt trouvé. Le conseiller d'État Muchanow fut nommé à la fois directeur de l'intérieur, du culte et de l'instruction publique. Mais déjà, comme sous le précédent règne, sa sollicitude se porta particulièrement sur cette der-

nière branche d'administration. Comme ministre de l'intérieur, il prit sous sa protection spéciale les théâtres, auxquels il voulait donner une grande impulsion : c'eût été autant de gagné sur la vie réelle. Mais aussitôt commencèrent les embarras : le choix des pièces, les allusions, la langue, les costumes, etc. Pour en sortir, il se rabattit sur l'Opéra, cherchant à développer dans la nation une sorte de *dilettantisme* fade et énervant. Mais là encore se glissaient des airs nationaux : il fallut y renoncer. On s'arrêta donc définitivement au ballet, qu'on dota largement, qu'on recruta avec profusion, afin de distraire les jeunes imaginations de certaines idées capables de troubler leur repos et celui du pays. Il se montra surtout d'une facilité extrême pour la jeunesse. Elle lui demandait de la liberté ; il lui offrait de la licence. « Que la jeunesse s'amuse, mais qu'elle ne pense pas ; » telle fut la formule favorite du ministre de l'instruction publique. Pour s'acquérir la popularité nécessaire au succès de ses plans, il permit d'enseigner en Pologne la langue polonaise une heure par semaine, à titre de langue étrangère, de langue morte, comme l'arabe ou le sanscrit. Le grand-maître de l'Université se montra aussi très-scrupuleux dans le choix du corps enseignant. On sait que l'intempérance est le fléau social de la Russie. Tous les professeurs donc, rejetés de son sein pour cause d'ivrognerie, furent placés en Pologne, où leurs déréglements et leurs goûts abjects devaient servir de préceptes et d'exemples à la génération confiée à leurs soins. Mais l'enseignement du vice ne devait pas s'arrêter à la porte du collége ; on eut soin de la prati-

que. Dans toutes les grandes villes, à Varsovie notamment, on ouvrit, on multiplia des maisons de jeu et des lupanars, où on cherchait à attirer et à engloutir toute l'adolescence, espoir de la patrie. L'ardeur et l'impatience qui ont présidé, sous le précédent règne, à l'œuvre d'extermination, ont presque été dépassées, sous celui-ci, dans l'œuvre de corruption. On se croyait enfin en possession du vrai moyen, et on avait hâte de jouir du succès. On espérait frapper du même coup le corps et l'esprit de la nation : on espérait se rendre maître du corps en avilissant, en stupéfiant les âmes.

Les médecins affirment que les poisons mortels pour les hommes en santé deviennent des remèdes pour les corps qui souffrent : c'est ce qui est arrivé ici. L'excès même du mal portait en lui le salut. C'est que l'ange du foyer était là. Les mères veillaient. Pouvaient-elles ne pas sentir, ne pas voir le sort qu'on préparait à la patrie dans la dégradation de leurs enfants? — Avec cette tendresse, qu'ailleurs elles mettent à entourer le jeune âge de toutes les douceurs et de tous les charmes de la vie, avec cette sollicitude inquiète qu'elles mettent partout à préserver le fruit de leurs entrailles du moindre choc, du plus petit froissement, de la plus légère douleur, les mères polonaises s'appliquent à développer, dès le berceau, la trempe de ces générations nées pour la résistance, pour la lutte, pour le combat, pour le martyre, et forment ainsi cette race forte qui étonne et émeut si souvent le monde par son héroïsme et sa foi dans l'avenir.

Dans cette langue publiquement proscrite, voici ce

qu'elles leur apprennent sur leurs genoux : « Notre « Sauveur encore enfant, à Nazareth, jouait avec sa « croix, son futur supplice. O mère polonaise ! tu « devrais de même amuser ton enfant avec les instru- « ments de ses jeux à venir. De bonne heure donc, en- « lace ses mains de chaînes, attèle-le à l'infâme tom- « bereau, pour qu'il ne pâlisse pas devant la hache du « bourreau et ne rougisse point à l'aspect de la corde ; « car il n'ira pas, comme les anciens chevaliers, plan- « ter la croix à Jésusalem, ni, comme les soldats des « temps nouveaux, labourer la terre de la liberté et « l'arroser de son sang. Celui qui va le provoquer, « c'est un espion ténébreux ; celui qui va lutter contre « lui, c'est un juge parjure ; le champ de bataille sera « un cachot souterrain ; l'arrêt sera prononcé dans « un caveau implacable. Vaincu, il n'aura pour monu- « ment funèbre que l'arbre dépouillé du gibet, pour « gloire que le sanglot étouffé des femmes et les chu- « chotements nocturnes des frères ! »

Quoi d'étonnant qu'un peuple bercé aux sons de ce chant lugubre ait bravé les balles et la mitraille russe dans les rues de Varsovie ? Ce peuple désarmé ne devait-il pas éprouver une âpre jouissance dans la mort ainsi trouvée en pleine procession, en face du soleil, au bruit du canon et à l'odeur de la poudre ! Le monde ému, indigné, a compté avec horreur les victimes de ces massacres ; les gazettes russes ont même marchandé sur leur nombre. Mais qui pourrait jamais compter celles qui périssent tous les ans obscurément, ignominieusement dans les cachots, dans les mines,

dans les déserts, dans les glaces, sous le knout et sous le gibet.

Les derniers événements de Varsovie ont donc été une véritable révélation sous bien des points de vue. Ils ont révélé d'abord une nation que l'on voulait faire passer pour morte, pleine de vie ; puis une population étrange, étrange surtout pour une population de grande ville, qu'on s'efforçait d'élever dans la mollesse, dans le vice et la corruption, et qui n'en est pas même encore au bien-être ; puisqu'à l'encontre de ces populations fortunées, qui, le lendemain de la chute d'une dynastie, s'en vont processionnellement demander à leurs rhéteurs et à leurs économistes cinq sous de plus et une heure de travail de moins par jour, celle-ci va offrir son sang et sa vie pour une idée qui ne doit se réaliser que par le sacrifice.

Voilà pour les opprimés. Pour ce qui est des oppresseurs, autre surprise. Comment ce gouvernement si éclairé, si avancé, si libéral, qui ne parle que de progrès, de réformes, d'émancipation, qui applaudit à la résurrection de l'Italie, qui gémit sur les massacres de Syrie ; ce gouvernement si humain, si doux, si soucieux du bonheur et des plaisirs de ce malheureux peuple polonais tant maltraité par tous ses prédécesseurs; comment ce gouvernement fait-il mitrailler ce même peuple priant pour ses morts glorieux ! Comment ! c'est ce gouvernement qui ordonne à ses Cosaques de profaner les églises, de fouler aux pieds les croix et les emblèmes sacrés, de massacrer des prêtres à l'autel, des hommes sans armes, des femmes, des enfants et des vieillards sans défense !

Cependant, il faut le dire, jamais il n'y eut surprise chez aucune des deux parties en lutte. Là, point d'illusion. On sait de part et d'autre à quoi s'en tenir. Depuis le premier partage, le mot d'ordre n'a jamais varié dans les deux camps : *Sévices*, *résistance ; mort*, *sacrifice*. La seule étonnée, c'était l'Europe. Mais, vrai ou feint, cet étonnement ne pouvait qu'ajouter une amertume de plus à toutes les angoisses de la Pologne. Si, en ce moment du réveil des nationalités, l'Europe a véritablement cru la nationalité polonaise morte, il faut qu'elle soit elle-même bien malade, et fort à la merci de tous les abus de la force. Mais il est plus rassurant pour son honneur et son avenir d'admettre qu'elle aime à se faire illusion à elle-même, dans cette question qui est et sera toujours pour elle un embarras, une inquiétude et un remords, tant que justice ne sera pas faite. Dans sa soif de quiétude et de jouissance, elle cherche à transiger avec elle-même, et accepte volontiers ce qui n'a de la vérité que les apparences. D'ailleurs elle a affaire à forte partie. Il lui faut beaucoup de bonne volonté et une grande pénétration, pour ne pas se laisser duper toujours, par une puissance qui sait si bien prendre tous les masques, jouer tous les rôles, et qui ne recule devant aucun moyen de faire tourner à son profit les faits les plus accablants, en les interprétant à sa manière.

Lors des massacres de Galicie, en 1846, le prince Metternich, leur organisateur, sut au moins garder le silence, et laissa honteusement s'exhaler sur sa tête l'indignation du monde, sans oser venir l'irriter par d'impudentes arguties. Le gouvernement russe n'a

jamais su montrer cette retenue. Seulement, au besoin, il sait tempérer son audace par la perfidie. Nulle autre voix que la sienne ne pouvant s'élever dans l'intérieur de l'empire, il cherche à égarer l'Europe par des voix du dehors, auxquelles les simples prêtent volontiers l'indépendance dont elles savent si bien prendre les allures. Et, comme pour rendre un hommage involontaire à la liberté de la parole, c'est de ces foyers, où celle-ci règne en souveraine, que la Russie lance dans le monde, par des agents plus ou moins avoués, plus ou moins avouables, ces *factums* qui sont autant d'outrages à sa bonne foi et à son bon sens, et où l'absurde le dispute à l'odieux.

Il serait inutile de relever ici tout ce que certains folliculaires ont débité, depuis deux mois, sur les derniers événements de Varsovie. Les malheureux! il faut bien qu'ils s'exécutent ; à la moindre défaillance, ils seraient cassés aux gages. Mais, par respect pour l'opinion, il est impossible de ne pas dire ici quelques mots d'une certaine argumentation politique, comme on l'a appelée, signée d'un grand nom, qui fut peut-être un beau nom, si c'est celui-là même qui figure dans les fastes de la Sibérie, à côté d'autres martyrs de la liberté russe. Il s'agit d'une lettre du prince Troubetzkoï, publiée dans *le Nord*, et adressée au général Garibaldi. Voici à quelle occasion :

Un éminent proscrit russe, M. Hertzen, a inséré, le 15 avril dernier, dans son journal le *Kolokol* (la Cloche), qu'il publie à Londres, un article dont voici quelques extraits :

« Le 10 avril, nous avions décidé, avec nos collè-
« gues de la presse russe et nos amis, de célébrer l'a-
« vènement de l'émancipation des serfs ; mais dans la
« matinée, la nouvelle télégraphique des massacres de
« Varsovie nous est arrivée..... Notre fête a été triste,
« nous n'avons jamais traversé des jours plus malheu-
« reux que celui-là... Notre main est tombée, le sang
« de Varsovie a suffoqué notre voix : le crime était trop
« récent, les blessures étaient encore saignantes, et les
« cadavres encore trop chauds. Le nom du Czar s'est
« éteint sur nos lèvres sans parole, sans bruit, avec
« cette solennité religieuse qui convenait à la coupe que
« nous avions à boire. En invoquant le souvenir d'une
« résurrection et d'un martyre, nous avons porté la
« coupe à nos lèvres, et en buvant à l'émancipation
« d'un peuple, nous ne pensions qu'à un *Brindisi.*
« Nous avons bu à l'entière indépendance de la Polo-
« gne, à son affranchissement de la Russie et de la
« Germanie, et à une alliance amicale entre les Russes
« et les Polonais. Ce n'est qu'après l'entière séparation
« de la Pologne et de la Russie, que ces deux peuples
« pourront se comprendre l'un l'autre. L'officier russe
« (Popoff), qui a brisé son épée, a commencé une
« ère nouvelle ; s'il est parti, ainsi qu'on nous l'an-
« nonce (il a été fusillé), nous nous unirons aux Polo-
« nais pour lui élever un monument d'honneur, mo-
« nument de la nouvelle fraternité. »

Par cette intuition commune aux grands cœurs qu'a-
nime le même sentiment, le jour-même où le généreux
Russe écrivait à Londres les nobles paroles qu'on vient

de lire, le solitaire de Caprera lui adressa ce cri de douleur que lui arrachèrent les massacres de Varsovie :

« Mon cher Hertzen, a Londres.

« Il n'y a pas longtemps, la parole d'émancipation « des serfs en Russie fut saluée en Europe avec admi- « ration et reconnaissance. Le prince initiateur de « cette grande œuvre se posa, par ce seul fait, à côté « des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité !

« Aujourd'hui, — je le dis avec douleur, — l'œu- « vre de bienfaisance a été souillée par le sang répandu « d'une population innocente ; et c'est le devoir de ceux « qui applaudissent au bienfait de jeter une voix de « malédiction sur la consommation du plus détestable « des crimes.

« Que votre journal, justement apprécié dans ce « grand empire, porte un mot de sympathie de la na- « tionalité italienne à la malheureuse et héroïque Po- « logne, — un mot de gratitude aux braves de l'ar- « mée russe, qui, comme Popoff, ont brisé leurs sabres « plutôt que de les tremper dans le sang du peuple, — « et un cri de réprobation des nations sœurs de l'Eu- « rope, contre les auteurs de l'effroyable massacre.

« Garibaldi.

« Ce 14 avril 1861. »

Jusqu'à ces derniers événements, il était de mode en Russie, *par ordre suprême*, de manifester en toute occasion une vive sympathie pour l'Italie et une grande admiration pour Garibaldi. Du même coup on faisait ainsi pièce à l'Autriche, et on se faisait passer pour très-avancée. Mais Garibaldi, qui n'est pas un politique, qui est une âme simple et candide, ne pouvait voir que des bourreaux dans ceux qui faisaient un feu de file sur des femmes et des enfants, et ne pouvait s'empêcher d'appeler la malédiction du ciel sur ceux qui avaient commandé ces exploits. Le coup était d'autant plus rude qu'il venait d'un homme dont on avait affecté longtemps de partager les idées et les sentiments, et qu'hier encore on avait applaudi à outrance. Que faire? Attaquer franchement l'idole de la veille, c'eût été une faute trop grossière; c'est une voix amie qu'on a chargé de lui faire de doux et caressants reproches, tout en accablant la victime dont il a pris la défense. C'est un voisin, presque un ami, qui lui écrit du fond de sa retraite la lettre suivante :

« Général,

« C'est un sentiment de douleur, en lisant votre « lettre à M. Alexandre Hertzen, du 14 avril, qui me « pousse à vous adresser ces lignes.

« Le cri de votre cœur, en faveur du sang répandu « à Varsovie, est l'expression d'un noble sentiment;

« mais vous l'avez revêtu d'une forme qui blesse l'hon-
« neur russe dans ce qu'il a de plus sacré.

« Il ne suffit pas, général, de sentir battre son cœur
« à de nobles pensées, il faut connaître et savoir avant
« de se prononcer avec amertume ; et si Dieu vous a
« fait la grâce suprême que, représentant du patrio-
« tisme le plus pur, vous n'ayez à regretter aucun de
« vos actes, il est des paroles, général, que vous aime-
« riez n'avoir pas dites, et votre lettre à M. Hertzen
« est une de ces paroles : votre honneur m'en est ga-
« rant.

« Diamétralement opposé au noble mouvement qui
« vient de créer l'Italie, celui qui pousse la malheu-
« reuse Pologne à la révolte contre un gouvernement
« qui ne cherche qu'à lui rendre ses droits, n'est
« qu'un effort suprême de ce même parti que vous
« avez terrassé avec tant de gloire.

« Tandis que la Russie, démocrate par son carac-
« tère national et toujours tolérante envers toutes les
« croyances, entre dans les idées du progrès le plus
« réel, la Pologne, aujourd'hui comme jadis, représente
« l'aristocratie et l'ultramontanisme les plus exagérés,
« et elle se voit poussée par ses oligarques et ses prê-
« tres à lui donner une autonomie à laquelle elle a
« droit, et que le gouvernement russe lui accordait
« déjà ; mais à vouloir se faire livrer, encore une fois,
« des provinces russes que pendant des siècles elle a
« tyrannisées d'une façon sanguinaire, mais qu'elle n'a
« pas pu rendre, par cela, polonaises et catholiques.

« Toute nationalité a le droit de vivre, mais jamais
« aux dépens d'une autre, surtout quand cette der-

« nière est sans comparaison plus nombreuse et plus « compacte.

« Ainsi, la Hongrie, au moment où elle cherche à « se libérer d'un joug odieux, joue son avenir, comme « elle l'a fait en 1849, en voulant forcer les Slaves à « subir sa nationalité. De même, la Pologne ne se con- « tente pas de vouloir renaître dans les limites de sa « nation, mais elle porte ses prétentions aux bornes de « son ancienne tyrannie, et comme les paroles de ses « représentants le prouvent à chaque occasion, dans « l'idée d'une renaissance elle ne voit qu'une nouvelle « usurpation de la Lithuanie, de la Podolie, de la Vol- « hynie, de la Galicie, même de cette Petite-Russie, « le berceau et le sanctuaire de la nationalité russe.

« Quelques nobles et quelques prêtres ne forment « pas une nationalité ; et, quoi qu'en disent les repré- « sentants actuels de l'ancienne Pologne, tous ces pays « ne sont pas devenus Polonais : ils sont restés Russes « de cœur et d'âme, c'est-à-dire de croyance et de na- « tionalité.

« Si donc *une voix de malédiction doit être jetée sur « la consommation du plus détestable des crimes*, c'est « sur les oligarques et sur les prêtres qui poussent les « populations innocentes dans une voie criminelle que « doit retomber votre anathème, Général ; mais non « sur un gouvernement qui cherche avec sincérité le « bonheur de ce même peuple aveuglé.

« Au moment où la Russie montrait une sympathie « si unanime pour la nation italienne et entourait d'un « respect et d'une popularité si réels votre nom, qui « pour elle symbolise le patriotisme le plus pur, la Po-

« logne, toujours ultramontaine, n'avait que des re-
« grets pour les ennemis de votre Italie, et le gouver-
« nement russe a eu la plus grande peine à empêcher
« ceux-là mêmes, qui pour vous, général, personnifient
« l'*héroïque Pologne*, à agir comme l'ont fait les légiti-
« mistes français, et les plus grandes difficultés à em-
« pêcher la perception du denier de saint Pierre des-
« tiné à soudoyer les mercenaires de vos ennemis.

« Vous êtes une des plus généreuses expressions de
« la nationalité italienne ; ne blessez donc pas gratuite-
« ment notre nationalité russe qui vous a montré tant
« de sympathie. Nous aimons votre belle Italie ; mais,
« Russes avant tout, nous aimons notre souverain, qui
« comprend le caractère et l'avenir de notre nation, et
« qui vient de nous doter d'un bienfait unique dans
« l'histoire.

« Jetez donc, Général, « le cri de réprobation des
« nations européennes, » non contre les auteurs de
« l'effroyable massacre, » mais contre les fauteurs, les
« adhérents du jésuitisme et de l'oligarchie, qui, une
« fois déjà, ont poussé la Pologne dans l'abîme, et qui,
« au lieu de la faire renaître, font tout pour l'étouffer
« irrévocablement.

« Permettez-moi, Général, de saisir cette occasion
« avec empressement pour vous prier d'agréer les
« sentiments d'une admiration bien sincère.

« Prince Alexandre Troubetzkoï.

« Blevio, lac de Côme, 16 avril 1861. »

Garibaldi, qui ne lit guère et qui écrit encore moins, n'a peut-être pas encore eu connaissance de cette lettre. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas encore répondu. Toutefois une réponse vive et nette n'a pas tardé de venir d'un autre côté; elle était adressée à *l'Opinion nationale :*

« Mon cher camarade,

« Je prends la liberté de vous transmettre ci-joint « une lettre adressée par le prince Troubetzkoï au gé- « néral Garibaldi et insérée dans *le Nord.* Au point de « vue de l'argumentation politique, cette lettre ne « mérite même pas d'être réfutée. Ce n'est qu'un tissu « de calomnies et de faussetés. Le prince Troubetzkoï « parle en apôtre de la tolérance au nom d'un gouver- « nement qui a épuisé la mesure des cruautés par la « plus horrible persécution qu'il inflige depuis trente « ans, sans relâche, aux populations du rit grec uni, « ainsi qu'aux israélites de Pologne.

« Le prince Troubetzkoï parle en défenseur des na- « tionalités, tout en défendant le système des coupes « réglées que le gouvernement russe applique depuis « tant d'années aux peuples soumis à son joug.

« Il y a toutefois quelque chose de plus étonnant « encore dans la lettre du prince Troubetzkoï : c'est « sa sympathie subite en faveur de la cause italienne.

« Le prince Troubetzkoï avait déjà depuis longtemps « donné sa démission d'officier russe; depuis plusieurs

« années, il avait même déjà quitté cette Russie dont « il célèbre aujourd'hui les douceurs ; il vivait tran- « quillement aux bords du lac de Côme, chez Mlle Ta- « glioni, lorsqu'éclatèrent en Italie les mémorables « événements de Milan.

« Le prince Troubetzkoï n'eut alors rien de plus « pressé que d'exhiber son uniforme d'officier démis- « sionnaire de l'armée russe. Il l'endossa et sollicita « auprès du maréchal Radetzky la faveur d'être admis « en qualité de volontaire dans l'état-major de l'armée « autrichienne. La grâce lui en ayant été accordée, il « prit part à toute la campagne contre les patriotes « italiens.

« Non content d'avoir offert aux Autrichiens son « épée, le prince Troubetzkoï publia ensuite sur la « guerre d'Italie une brochure dans laquelle il traitait « les Italiens comme il aurait sans doute voulu les « avoir traités sur le champ de bataille.

« Cette conduite du prince Troubetzkoï n'a le droit « de surprendre personne ; elle a été parfaitement lo- « gique. Seulement elle s'accorde peu, il faut en con- « venir, avec l'enthousiasme qu'il professe aujourd'hui « pour l'Italie.

« Veuillez agréer, etc.

« Charles Edmond (1).

« Paris, ce 23 avril. »

Voilà qui est péremptoire et sans réplique. Aussi

(1) *Opinion nationale* du 23 avril 1861.

bien serait-il superflu de prendre encore ici à partie le prince Troubetzkoï. Au surplus, celui qui écrit ces lignes, et qui ne les signe pas, s'est interdit par là même toute question de personnalité. Elle importe d'ailleurs ici fort peu. Toute argumentation moscovite, vînt-elle du lac de Côme ou du Niagara, ne peut avoir que le même caractère et la même portée. Celle-ci a passé du lac de Côme dans *le Nord*. Si le pavillon couvre la marchandise, il en trahit aussi la provenance, et cela suffit. Abstraction donc faite du signataire de cette lettre, il est impossible d'y voir autre chose que l'expression la plus fidèle et la plus complète de la pensée dirigeante de la Russie. C'est à ce titre qu'on croit devoir l'analyser rapidement ici sous le triple point de vue religieux, politique et social.

Ce qui frappe tout d'abord dans le ton général de cet écrit, c'est la ferveur de tolérance religieuse, l'amour de la liberté, le respect de la justice et du droit. Or le Malais, le Peau-Rouge, qui n'a aucune idée de ces sentiments, et qui agit en conséquence, n'est qu'à plaindre. Mais que dire de ceux qui en font parade à tout propos, qui en exaltent les vertus et qui les foulent aux pieds à chaque instant? Saurait-on jamais assez flétrir ceux qui osent s'abriter derrière les principes les plus sacrés pour commettre plus aisément les actions les plus criminelles; qui ne crient si haut tolérance et liberté que pour mieux assourdir les gémissements des victimes de leurs persécutions et de leur despotisme?

Maniant avec son habileté ordinaire l'instrument de toutes tyrannies, la Russie, qui redoute déjà la force naissante de la solidarité des peuples, s'empresse de

semer la division là d'où doit sortir le salut. La question religieuse lui ayant paru, pour le moment présent, la véritable pomme de discorde à jeter entre la Pologne et l'Italie, elle dénonce à celle-ci ce qu'elle appelle le parti prêtre, le parti catholique, en Pologne, et cherche en même temps à se faire un titre à la reconnaissance de l'Italie « d'avoir eu la plus grande peine à empêcher ceux-là même qui pour vous, général (Garibaldi), personnifient *l'héroïque Pologne*, d'agir comme l'ont fait les légitimistes français, et d'avoir éprouvé les plus grandes difficultés à empêcher la perception du denier de saint Pierre, destiné à soudoyer les mercenaires de vos ennemis (1). »

Sans entrer dans le fond de cette grave question, ce qui dépasserait les limites et s'écarterait trop de l'objet principal de cet écrit, on peut affirmer que l'Italie envie grandement à la Pologne le secours tout-puissant que lui prêtent, dans sa détresse, la religion et ses ministres. Car, grâce à une faveur providentielle, ce qui est en Italie momentanément une difficulté, a toujours été en Pologne un appui, et ce qui là est une barrière, est ici un levier.

Aussi la Russie n'a-t-elle négligé aucun effort pour le briser. Mais que peuvent contre ce qui est gravé au fond de toutes les âmes les ukases et même les catéchismes? — Et, puisque ce mot se retrouve ici, il ne sera pas hors de propos de citer quelques-uns des commandements dont il a été question plus haut.

« Catéchisme du *culte* dû à la personne du tout

(1) *Lettre du prince Troubetzkoï à Garibaldi.*

« puissant empereur de toutes les Russies, ou éclair-
« cissements sur le quatrième commandement de Dieu,
« par rapport à l'autorité, publié par ORDRE SU-
« PRÊME, pour servir de doctrine spirituelle dans les
« écoles et dans les églises catholiques des provinces
« polonaises (1).

« D. Quels sont, d'après la religion, les devoirs de
« nous, très-humbles sujets, envers Sa Majesté le czar
« de Russie?

« R. Le *culte*, l'obéissance, la fidélité, les impôts,
« les services, l'amour et la *prière ;* tout se renferme
« dans ces deux mots : le *culte* et la fidélité.

« D. Quel est ce culte et comment devons-nous le
« manifester?

« Le plus grand culte possible, en le manifestant par
« les paroles, par les signes, par la conduite, par les
« actions et par la pensée. »

La chose continue ainsi en quarante demandes et réponses, et se termine par ce morceau capital : « Telles sont les paroles de la doctrine de l'Église, confirmées par la pratique, sur le *culte* et la fidélité dus à la personne du tout-puissant czar de la Russie, MINISTRE ET LIEUTENANT DE DIEU. »

Les catéchisés ne montrant pas une bien grande ferveur pour le culte de la personne de Sa Majesté le czar, celui-ci remplaça bientôt la persuasion par la violence, et commença par faire tomber tout le poids de son courroux sur les gardiens naturels de la foi. Une persécution, qui ne le cédait guère en atrocités à celles

(1) *Vilna*, mars 1832.

endurées par les premiers chrétiens, s'appesantit sur la Pologne, et particulièrement sur les provinces les plus voisines de la Russie, et conséquemment les plus éloignées du monde civilisé, auquel il importait tant de dérober ces actes sauvages. Ils furent cependant dévoilés, après bien des malheurs toutefois. On se rappelle peut-être encore l'émotion sinistre dont fut saisi le monde chrétien, lorsqu'il apprit le traitement féroce dont sont tombées victimes les Basiliennes de Minsk, torturées pendant sept ans pour leur faire embrasser le schisme grec. La plume se refuse d'en retracer les horreurs. On fit littéralement mourir sous le bâton celles (31 sur 35) que le froid, la faim, la soif (1), les cachots, les travaux forcés et les tourments les plus raffinés n'ont pas pu tuer. C'est l'abbesse seule qui a pu, par un double miracle de la foi et du patriotisme, s'échapper des griffes de ses gardiens ivres-morts dans une nuit d'orgie, traverser les forêts de la Lithuanie, l'Allemagne, la France, et arriver, après bien des misères, jusqu'à Rome, où le Saint-Père fit nommer une commission d'enquête, qui a certifié les faits rapportés par cette victime mutilée de la propagande orthodoxe. Cette enquête fit grand bruit en son temps, et elle fut publiée dans *le Correspondant* du 25 janvier 1846 (2). L'attention une fois attirée de ce côté,

(1) Ce mot n'est pas un hasard de rédaction ; il exprime ici une des nombreuses variétés de la torture russe, et qui n'est connue que là. Écoutons le récit de l'une des victimes elle-même :

« On nous enferma pendant six jours sans nous donner à boire, n'ayant pour toute nourriture qu'un demi-hareng salé par tête » (*Enquête*, page 65.)

Les popes russes appelaient ce supplice « *le carême polonais.* »

(2) Sous ce titre : « *Récit de Makrena Mieczyslawska, abbesse des Basiliennes*

on découvrit bientôt que des milliers de religieux et de religieuses avaient ainsi péri dans les plus horribles tortures pour n'avoir pas voulu abjurer la foi de leurs pères. — Et des écrivains russes osent écrire : « La Russie, démocrate par son caractère, nationale et *toujours tolérante envers toutes les croyances...* » (même lettre), et ils osent faire un crime au clergé polonais de rester fidèle à ses principes et à son pays !

Quant aux allégations purement politiques répandues dans cette même lettre, il suffit de les réunir et de les grouper dans un seul faisceau, pour en faire justice. « Le gouvernement russe, » y est-il dit, « ne « cherche qu'à lui rendre (à la Pologne) des droits « incontestables. » Et plus loin : « La Pologne, au- « jourd'hui comme jadis, représente l'aristocratie et « l'ultramontanisme les plus exagérés, et elle se voit « poussée, par ses oligarques et par ses prêtres, à vou- « loir forcer la Russie, non-seulement à lui donner *une* « *autonomie à laquelle elle a droit* et que le gouverne- « ment russe *lui accordait déjà* (ceci passe toute me- « sure), mais à vouloir se faire livrer encore une fois « des provinces russes. » Et, encore une fois : « La Polo- « gne ne se contente pas de vouloir renaître dans les li-

de Minsk, ou *Histoire d'une persécution de sept ans soufferte pour la foi.* »

Le Correspondant fait précéder ce récit de la note suivante :

« Le récit que nous offrons à nos lecteurs a de quoi les surprendre et les épouvanter. L'on croirait lire les actes des martyrs sous Dèce ou Dioclétien, au lieu d'un épisode de l'histoire russe au dix-neuvième siècle. Quelque incroyables que paraissent les faits rapportés par la sœur Mieczyslawska devant la commission nommée par le Saint-Père pour l'interroger, nous pouvons en garantir l'authenticité. Ceux qui ont habité l'empire russe pendant quelques années, et ont vu de près le despotisme brutal des agents du pouvoir impérial, n'auront pas de peine à y ajouter une foi pleine et entière. »

« mites de sa nation, mais elle porte ses prétentions aux « bornes de son ancienne tyrannie,... dans l'idée d'une « renaissance, elle ne voit *qu'une nouvelle usurpation* « de la Lithuanie, de la Podolie, de la Volhynie, de la « Galicie (1). » L'Europe a peut-être bien un peu mérité d'être traitée avec ce sans-façon par les publicistes russes. Ce serait cependant trop partager leurs idées sur sa crédulité, que de vouloir l'éclairer ici sur cette question malheureusement trop connue par suite du triple partage.

Il n'en est pas de même de la question économique.

En ajoutant à l'obscurité qui lui est propre, la confusion que la Russie est tant intéressée à y introduire, on arrive à un véritable chaos ; le débrouille qui pourra. Mais ce qu'il importe d'établir ici,

C'est que : tandis qu'en Russie « démocrate par caractère national,» il existe et doit exister encore pendant deux ans, aux termes même de l'acte d'émancipation du 3 mars dernier, 23 millions de serfs, il n'en existe pas un dans le royaume de Pologne.

Que si malheureusement ce déplorable état de choses existe encore dans les provinces polonaises qui gémissent sous le joug de la Russie, depuis le premier partage, il n'existe que dans les ukases, et nullement dans les mœurs de ceux qui sont forcés de les subir.

Que si, en Russie, les rapports de propriétaire à

(1) La Galicie? Il paraît que, même dans l'esprit de la Russie, la dislocation très-prochaine de l'empire d'Autriche est certaine, puisque la voilà qui commence déjà à tendre sa main vers cette belle partie de la spoliation commune.

paysan sont ceux de maître à esclave ; en Pologne ils le sont comme de maître à ouvrier.

Que si les propriétaires polonais n'ont pas encore pu détruire chez eux les apparences de la servitude, les prestations, ou paiement des loyers des terres en nature ou en travaux, c'est que la Russie s'y était toujours rigoureusement opposée, crainte de contagion pour sa servitude réelle.

Qu'enfin, lorsque dans sa séance du 26 février dernier, la Société agronomique de Pologne, représentant sept mille grands propriétaires fonciers, vota, en dépit de tout, non-seulement l'abolition de la corvée, mais encore la conversion du bail en un droit de propriété en faveur des paysans, ses membres, à la sortie de la séance, furent reçus par une décharge de feu de peloton qui fit dix victimes, et la Société fut dissoute.

Voilà des faits qui répondent suffisamment aux objurgations des écrivains russes, adressées à ceux qu'ils appellent des oligarques polonais.

Mais il ne suffit pas à la Russie de calomnier ces oligarques en paroles, elle cherche à les calomnier par des actes sanglants. Sans faire trop de frais d'imagination, elle cherche, à l'exemple de l'Autriche, à provoquer des massacres fratricides comme ceux qui ont ensanglanté la Galicie en 1846. Dans une circulaire du 7-14 mars dernier, n° 70, le directeur de l'intérieur et des cultes, M. Muchanow, excite tout simplement les paysans à se jeter sur les châteaux dont les habitants osent, dit-il, contrarier les intentions paternelles de l'empereur. Cette circulaire souleva une telle indignation, que Muchanow dut quitter furtivement la Pologne ;

mais, arrivé d'un trait à Saint-Péterbourg, il y fut comblé d'honneurs et de récompenses, ce qui fait qu'il a trouvé de nombreux imitateurs. Seulement, ce qu'on n'ose plus tenter publiquement on le fait par des agents secrets qui parcourent les villages, prêchant une jacquerie. On espère obtenir ainsi un double résultat : détruire une bonne partie de la noblesse polonaise, véritable foyer du patriotisme ; et en la faisant détruire par la main des paysans, on pourrait présenter au monde ces exécutions comme des actes de vengeance exercés par ceux-ci sur leurs oppresseurs. Mais cette arme terrible, heureusement émoussée en Pologne depuis les massacres de Galicie, vient de tourner contre ceux-là mêmes qui ont voulu l'employer contre la Pologne. Les paysans russes, ne pouvant rien comprendre à ces subtilités d'une émancipation qui les maintient dans le servage, se soulèvent déjà dans bien des gouvernements, et dans celui de Kazan, le général-major comte Apraxine vient de renouveler les scènes de Varsovie, en faisant tirer sur un grand rassemblement de paysans, dont plusieurs centaines ont payé de leur vie leurs aspirations à la liberté.

En présence de ces faits qui se passent sous nos yeux, que pense l'Europe de ce règne qui devait inaugurer en Russie une ère nouvelle ? Elle lui construit des chemins de fer, autrement dit des routes stratégiques; c'est bien, — métier d'actionnaire. Elle lui refuse des emprunts; c'est encore mieux, — instinct de financier. Mais l'Europe, qui pense, qui médite, qui écrit, qui dirige les affaires, où en est-elle ? Les derniers événements qui sont venus la surprendre lui ont-

ils enfin dessillé les yeux? Le premier sang répandu à Varsovie dans les journées de février ne l'a guère sortie de sa quiétude. Elle s'est montrée plus étonnée qu'indignée, et son premier trouble a été bientôt calmé par la conversation tant soit peu mélodramatique du prince Gortchakoff avec le comte Zamoïski. On voyait là quelque chose de l'exquise politesse des gardes-françaises à Fontenoy. Quand on a vu, de plus, la garnison russe se retirer placidement de Varsovie dans la citadelle, abandonnant l'administration et la police de la ville, à un conseil municipal improvisé, et aux étudiants-constables, on ne se possédait plus de joie. On a même entendu au Palais-Bourbon, un représentant de Paris, envier les félicités municipales de Varsovie; et l'on a vu de bonnes gens, dans leur admiration pour la Russie et leur défiance pour la perfide Albion, préconiser plus que jamais une alliance franco-russe. Sans doute, cela peut avoir du bon. L'alliance du jour avec la nuit, donne cette douce obscurité crépusculaire tant aimée des myopes, et qui porte si bien au sommeil. Mais le réveil!

Il ne s'est, malheureusement, pas fait attendre à Varsovie. Le prince Gortchakoff, n'ayant sous la main, le 25 février, que trois mille hommes, se montra d'un côté plein de mansuétude pendant cinq semaines, et attira de l'autre, pendant ce temps, à petit bruit, vers la capitale, des forces considérables. Le 8 avril, toute la population de Varsovie, sans acception de rang, de classes, de culte, de sexes et d'âge, se réunit sur la place du Château, pour protester contre cette immense concentration de troupes,

autour d'une ville fort paisible depuis qu'elle était abandonnée à elle-même. C'est alors que s'engagea entre le prince et la foule cette conversation brève, qui, cette fois, était bien dans la situation : « Que voulez-vous? s'écria le prince. — « Une patrie! » répondit la foule d'une seule voix. — « Feu! » Et la fusillade commença. La foule ne recula point, et les cosaques chargèrent pour rompre les rangs qui se resserraient toujours. Les cadavres furent enlevés furtivement, et la Vistule en rejeta un grand nombre; le fleuve polonais se refusant d'être le complice et le recéleur des crimes de l'étranger. Depuis l'oppression va croissant, ce qui n'empêche pas la Russie de parler tous les jours plus haut de nouvelles réformes, fidèle à sa duplicité traditionnelle de prendre un masque d'autant plus libéral au dehors qu'elle aggrave la compression au dedans (1). Depuis aussi, les amis ou les dupes de la Russie se bornent à faire des vœux pour que le silence se fasse autour de la victime, dans la crainte que les témoignages des sentiments de sympathie traditionnelle que la Pologne a toujours éveillés en Europe n'y provoquent des manifestations de nature à contrarier les dispositions ma-

(1) Tout le monde a pu lire récemment, dans un rapport confidentiel d'un ministre russe (Tymousky), à Varsovie, la proposition formelle faite par celui-ci à Alexandre II, de retourner purement et simplement au statut organique du 14 janvier 1832. Or, on sait que ce statut avait été infligé alors à la Pologne, par l'empereur Nicolas, comme un véritable châtiment. Eh bien! les hommes d'État russes eux-mêmes le mettent pourtant au-dessus de toutes les réformes introduites en Pologne pendant le règne présent. N'y a-t-il pas là de quoi consoler certains amis de la Pologne qui déplorent tant les entraves apportées à l'exécution de ces prétendues réformes par des manifestations intempestives?

gnanimes de son souverain. Qu'ils se rassurent. Les témoignages de sympathie ne s'accordent à une nation que quand elle les a mérités. Ce ne fut ni la veille du 29 novembre 1830, ni la veille du 18 mars 1846, ni celle du 25 février 1861, mais bien le lendemain, que des témoignages de sympathie éclatèrent unanimement en faveur de ce triple effort de la Pologne. D'ailleurs, depuis le premier partage, son rôle est tout tracé, et elle lui restera fidèle. Un des grands historiens polonais a dit : « Tant que la Pologne ne sera « pas libre, son devoir sera de s'insurger toujours. « Sous un gouvernement doux, parce qu'elle le peut; « sous un gouvernement dur, parce qu'il le faut. » Ces paroles sont devenues, depuis, une maxime d'État, à l'usage de tous les peuples sous domination étrangère. Il le faut bien, puisque les traités les plus solennels, ceux de 1815, par exemple, qui devaient être la base de tout l'édifice, ont été déchirés par leurs auteurs mêmes. Et, puisque le droit public européen ne repose que sur des spoliations, il faut bien que les peuples eux-mêmes revendiquent ce qui leur est dû et se fassent justice.

Sans doute, des nations ont disparu ; mais, grâce à Dieu, depuis l'avénement du Christianisme, ce phénomène ne s'est plus vu. Depuis la chute de l'empire romain, ce sont des peuples barbares qui ont subjugué des peuples civilisés. Or la civilisation ne saurait périr. La Grèce qui a gémi sous le bâton des Turcs pendant quatre siècles ; la voilà libre et indépendante. Les Flandres, les Pays-Bas, foulés et ravagés pendant des siècles par outes les armées de terre et de mer de l'Europe, son

devenus des pays libres et indépendants qui n'ont rien à envier, même à la libre Angleterre. L'Italie, qui a eu bien des maîtres étrangers, dont les derniers surtout prétendaient qu'elle n'était peuplée que de chanteurs et d'acrobates, est en bonne voie de reconstituer son indépendance et son unité. Chaque peuple aura son tour: et c'est en entrant franchement dans l'ère des restitutions que l'Europe verra enfin clore l'ère des révolutions.

FIN

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22386 0476